



Cinéma Page C3
Musique classique Page C5
Danse Page C6
Vitrine du disque Page C7
Livres Page C8
Agenda culturel Page C10
Arts visuels C11
Formes C12

La fin des festivals?

Le manque de financement compromet l'existence de plusieurs festivals français

GILLES G. LAMONTAGNE

Aix-en-Provence — Quelque 600 festivals sont répertoriés en France pendant la saison d'été, dont plus de la moitié dans le Midi, à la faveur du climat méditerranéen et des attraits touristiques du moindre village provençal. Si 60 % de ces festivals sont apparus dans les années quatre-vingt, grâce à la manne décentralisatrice de l'Etat et au gré de la mode de l'époque, la réalité actuelle est tout autre. Pendant que les petits festivals trouvent les moyens de s'en tirer, jusqu'en y conjuguant les spécialités culinaires locales, ce sont les gros, ceux qui coûtent le plus cher, qui s'inquiètent. La fin du mois de juillet marque l'heure des bilans pour la majorité d'entre eux.

C'est le cas à Aix-en-Provence, où le plus ancien festival de danse, Danse à Aix, est aussi celui qui a le plus petit budget: 750 000\$, soit deux millions \$ de moins qu'à Montpellier Danse et la moitié du budget de Châteauevallon. Aix, c'est aussi le prestigieux Festival d'art lyrique pour lequel les hauts cris ont été lancés dans la presse française. Un seul opéra y est présenté pour sa 47e saison cette année, *La Flûte enchantée*, de Mozart, dont la dernière sera donnée ce soir à guichets fermés dans la Cour de l'Archevêché, mise en scène par le Canadien Robert Carson, perçu ici comme le sauveur d'Aix.

A eux trois, les festivals de danse, musique et art lyrique sont au nombre de 450. Ils représentent quelque 4600 spectacles donnés devant 2,7 millions de spectateurs. Trois cents de ces festivals sont subventionnés par le ministère de la Culture, soit moins de 10 millions \$ répartis sur 150 festivals de musique classique, 50 de chansons et musique rock, 46 de jazz, 15 de musique contemporaine, dix de musique baroque, cinq d'art lyrique et 25 de danse. La répartition des subventions est une autre histoire: les 150 festivals de musique classique se partagent 2,2 millions \$, alors que les cinq festivals d'art lyrique reçoivent ensemble 1,8 million \$. L'opéra coûte cher, c'est bien connu.

L'inévitable crise

«La situation est sérieuse», dit Louis Erlo, directeur général du Festival d'Aix, le plus ancien du genre en France. «Depuis ses origines, le financement du festival n'a jamais été discuté concrètement autour d'une table. Ce qui fait qu'à tous les cinq ans, il y a une crise. Là, on ne peut plus y échapper. C'est tout arrêter ou continuer avec des moyens adaptés à ce festival. Il faut 10 millions \$ pour arriver à deux créations et une reprise. Cette année, nous avons un budget global de 6,7 millions \$. Le mécénat n'est pas entré depuis trois ans comme il devait. C'est la Ville d'Aix qui a comblé le déficit accumulé de 5,5 millions \$. Dans le domaine du lyrique, il faut préparer les saisons de deux à trois ans d'avance, puis, 600 contrats se signent en 15 jours.»

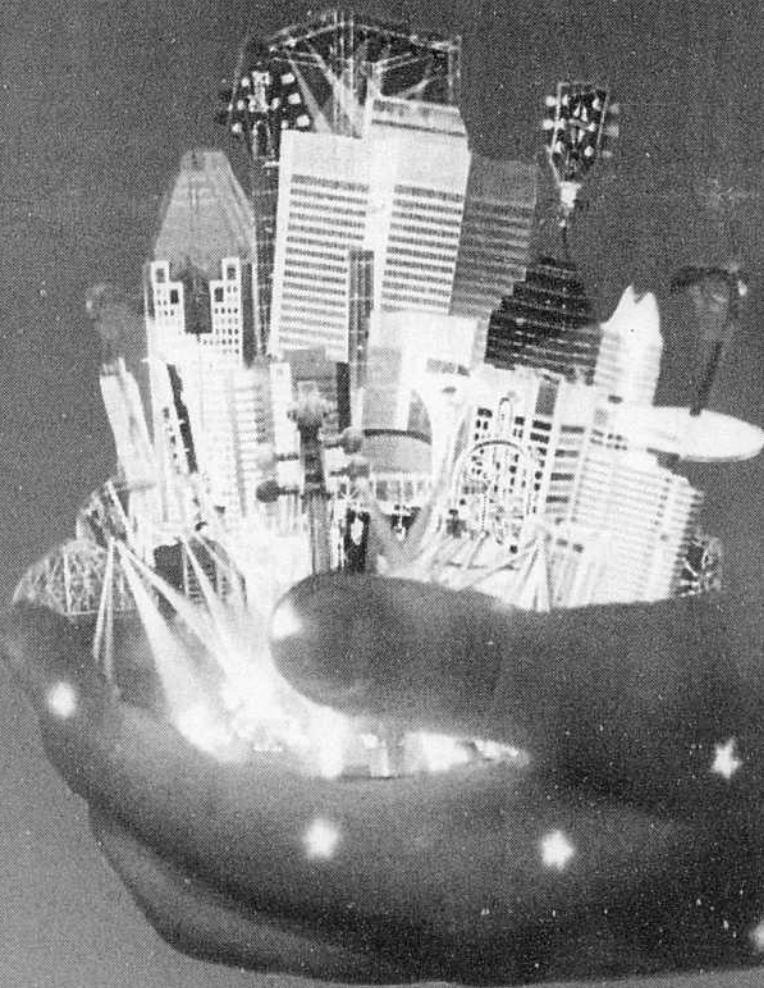
Jusqu'à 225 \$ le billet pour voir *La Flûte*, c'est quand même moins qu'à Bayrouth et Salzbourg, et à peine cinq dollars de plus qu'aux Chorégies d'Orange où le Théâtre antique, avec ses 10 000 places en plein air, sert de lieu d'accueil sans les risques de la production. Et pendant que retentissait le cri d'alarme à Aix, le nouveau Festival Marseille Méditerranée donnait son premier coup d'envoi.

«Pour le moment, nous sommes en équilibre», dit prudemment Ginette Escoffier-Carrère, la pionnière des festivals de danse contemporaine en France et la mère spirituelle de plusieurs chorégraphes qui, comme Dominique Bagouet, ont été lancés chez elle. Danse à Aix 94 s'est terminé dimanche soir dernier sous un tonnerre d'applaudissements pour le deuxième spectacle de l'Alvin Ailey American Dance Theater au Val de l'Arc. Ginette Escoffier-Carrère a formé le public aixois de longue date, à partir de spectacles de rue et de répétitions publiques. Mais aujourd'hui, Danse à Aix n'a presque plus la possibilité de produire, et doit se contenter d'inviter des spectacles pour continuer d'exister.

VOIR PAGE C2: FESTIVALS

LES ARTS

Coincée qu'elle était dans ses quartiers d'hiver, la fête chanssonnière des FrancoFolies de Montréal a déménagé ses frusques au mois d'août dans les plates-bandes du jazz: un beau risque... calculé.



LES SIXIÈMES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

Dehors les francofous!

SYLVAIN CORMIER
ENVOYÉ DU DEVOIR À LA ROCHELLE

C'était comme dans les bédés de Goliath, quand le commissaire Bougret vient d'expliquer la mécanique de

l'odieux crime à son fidèle second Charolles, et que celui-ci s'exclame: «Bon sang, mais c'est bien sûr!», et que Bougret, dans sa grande mansuétude, laisse échapper comme un soupir une bribe de satisfaction: «Mais oui, mon petit, il fallait y penser.» Alain Simard, atterré devant moi, la baie et les tours moyen-âgeuses de La Rochelle derrière lui, l'écho du spectacle de Lokua Kanza sur la scène de l'Esplanade Saint-Jean d'Acre en fond sonore, a fait le même geste que Charolles dans les bédés. La main à plat qui claque sur le front. Et il a dit à peu près la même chose, sur le même ton ébahi: «Comment n'y avais-je pas pensé avant?»



Au fond, c'était évident. Si grossièrement évident que tout le monde était passé à des kilomètres. Pourquoi ne pas faire les FrancoFolies de Montréal au mois d'août, plutôt qu'à la fin novembre? Quand l'illumination lui vint et que les conséquences d'une telle décision commencèrent à lui sortir par les oreilles, les narines, tous les orifices et tous les pores, le président des FrancoFolies de Montréal, du Festival international de jazz et de l'empire Spectra s'en trouva abasourdi. Tout allait être tellement plus simple: on ne se le gênerait plus à courir entre les salles en plein blizzard; on pourrait installer des scènes extérieures et offrir une programmation gratuite en plus des spectacles en salle, comme au Festival de jazz; on pourrait conférer au site une ambiance chanson, genre guinguette, offrir des quiches; l'événement populaire attirerait au centre-ville des gens qui n'ont pas les moyens de se payer des spectacles et qui verront des shows qu'ils n'au-

raient jamais vu autrement; la vitrine extérieure ouvrirait les coffres de commanditaires majeurs; l'auditoire passerait de 50 000 à 400 000 ou 500 000 personnes, ce qui permettrait à de nouveaux artistes d'ailleurs et d'ici de se faire voir et entendre par de vraies foules plutôt que dans la confidentialité du Grand Café comme le groupe français Au p'tit bonheur et l'excellent Thomas Fersen l'an dernier; et ainsi de suite.

Adieu les vacances

Aussi limpide foit-elle, la tenue de FrancoFolies sur le site du Festival de jazz (du 5 au 13 août, avec quatre séries en salle et vingt spectacles par jour de 16h à minuit sur cinq scènes extérieures: on vous en reparlera dans le détail) n'a pas été adoptée sans cris, chuchotements, pleurs et grincements de dents. «J'y ai pensé en plein milieu des FrancoFolies, rappelle Simard en rigolant, et j'ai présenté l'idée à mon équipe la veille de la confé-

VOIR PAGE C2: FRANCOFOLIES

TÉLÉVISION

Une émission de nouvelles artistiques à TVA

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Le réseau TVA est allé chercher, pour animer sa nouvelle émission culturelle, Patricia Paquin, une des vedettes du très populaire téléroman *Chambres en ville*.

La comédienne de 25 ans, qui est présentement en vacances à Los Angeles, n'a toujours pas toutes les informations sur le «concept» (mot-clé en télévision ces temps-ci), mais à TVA l'on indique que l'émission s'inspirera partiellement de *Entertainment Tonight* en mettant un gros accent sur la nouvelle dans le monde artistique et partiellement aussi de la défunte (très défunte) *Toute la ville en parle* parce que comme cette dernière, elle ne présentera que des reportages extérieurs.

«Nous ne voulons pas un show de chaises», résume une porte-parole du réseau. En fait, Mme Paquin ne sera jamais en studio. Elle sera sur les lieux d'un spectacle, aux conférences de presse, dans les théâtres, etc. Le cinéma, qui devait faire l'objet d'un projet spécial, a finalement été incliné dans *Star Plus*.

Le télédiffuseur espère éviter le piège d'une émission de «plogue» qui se contenterait de faire la promotion des artistes et de leurs spectacles.

«Nous allons tenter de trouver des angles intéressants, d'aller dans les coulisses, de voir ce qui se passe derrière la scène» explique-t-on à TVA.

Star Plus — c'est le titre de la nouvelle émission — aura peu à voir avec l'émission culturelle de Radio-Canada, *La Rue vers l'art*, qui subira par ailleurs de substantielles modifications, notamment pour augmenter le nombre de reportages à l'extérieur. «Notre ton sera très différent», espère-t-on à TVA.

Le télédiffuseur privé a confié la production à Guy Cloutier, le producteur de René Simard, qui est entré sur la scène télévisuelle en 1985 et produit notamment le très mauvais *Les étoiles du Capitole* présenté à Télévision Quatre Saisons.

Avant de se joindre à *Chambres en ville*, Patricia Paquin a co-animé, à Canal Famille, *Gym Tonik*, une émission de conditionnement physique ressemblant aux centaines qui ont poussé ces dernières années, mais destinée aux enfants. L'année dernière, elle s'adressait encore aux jeunes, cette fois à Radio-Canada, avec *0340*, courtes tranches d'information destinées aux jeunes en après-midi. Mais c'est avec *Chambres en ville* que Patricia Paquin s'est fait connaître: le téléroman préféré des adolescents attire en moyenne un million de téléspectateurs chaque semaine.

Patricia Paquin a l'habitude de la caméra: à quatre ans, elle faisait des publicités. Et elle passait une partie de ses journées au studio artistique de sa mère...

En mettant une émission culturelle à l'ordre du jour, TVA comble un vide qui se creusait au fil des ans, que ne venait que partiellement combler, ici et là, des bribes d'actualités culturelles. En plaçant une émission culturelle à une heure de grande écoute, TVA s'engage dans une nouvelle voie.



Patricia Paquin

SUITE DE LA PAGE C1

rence de presse-bilan. Ils avaient la face longue. Chacun pensait à ses vacances qui prendraient le bord, aux enfants qu'ils n'auraient pas le temps de voir avant la rentrée scolaire, à l'énergie qu'ils n'auraient plus après avoir déjà tout dépensé pour le festival de jazz. Il y a eu un silence qui a duré un siècle, et je me demandais si je n'avais pas dit la plus grosse bêtise de ma vie. Et puis quelqu'un a dit que ce serait une bonne idée, pour telle et telle raison. Et puis finalement, tout le monde s'est rallié, avec un enthousiasme qui m'a touché. L'idée s'est imposée d'elle-même.»

Le lendemain, en conférence de presse, c'était pire. Les journalistes faisaient la tête, se figurant déjà l'été comme un long tunnel parsemé d'articles dont ils ne ressortiraient pas entiers. Aux bureaux du vénérable Festival d'été de Québec, qui présente à la mi-juillet bon nombre d'artistes que l'on retrouvait en novembre aux FrancoFolies, on a réagi avec véhémence. «C'était du véritable lobbying, commente Simard. Pour eux, la guerre aux exclusivités et aux premiers venait de se déclencher, ils criaient à l'invasion de territoire: Il a fallu toutes des réunions avec les gens de Québec, multiplier les garan-

ties, tout expliquer et réexpliquer vingt fois, mais je crois qu'ils ont fini par comprendre que des FrancoFolies estivales ne leur enlèveraient rien, que l'on ne présenterait pas de grosses vedettes dans la rue comme ils le font, qu'il n'y aurait pas de surenchère.»

Depuis décembre, Simard lit des bouquins destinés aux chefs d'entreprise au sujet de la résistance au changement. «Pour moi, c'était le fond du problème. La peur du risque, la peur de bouger, la peur de changer les habitudes. Quand on a accepté de faire le pas, dans les médias autant que dans l'industrie, quand le processus de changement a été enclenché, les objections sont tombées: il n'y avait plus qu'à se retoucher les manches et travailler.»

Ce qui voulait dire en faire deux fois plus en deux fois moins de temps. «C'est presque un nouvel événement. Les séries en salle sont comparables, mais la programmation totale a doublé d'un coup. On avait six mois pour monter l'événement, convaincre les commanditaires, discuter avec ceux qui n'étaient pas d'accord, établir la programmation, tout ça en même temps qu'on préparait le festival de jazz.»

Forcément, tout n'a pas constamment roulé à bille sur du papier. Eddy Mitchell était confirmé, mais s'est désisté à la veille

du dévoilement de la programmation en salle. Annoncé officiellement, Laurent Voulzy ne rejoindra pas au Québec et au Spectrum son copain Alain Souchon. Nougaro devait être de la fête: il n'en sera pas. Providentielle, la tournée du Congrès mondial acadien, avec La Bottine souriante, les Méchants Maquereaux, Edith Butler et Zachary Richard, a comblé le trou. Les hauts et les bas de la vie d'un organisateur.

«Je n'aime pas parler de ce qui n'a pas abouti. Quand on fait une programmation, on voit toujours ce qui aurait pu avoir lieu en dessous de ce qui a finalement lieu. Mais on les aura l'an prochain.»

Alain Simard, l'indécrottable idéaliste qui faisait venir Genesis et Pink Floyd au Centre sportif de l'université de Montréal envers et contre tous, n'a pas changé en vingt ans de spectacles produits avec ou sans l'éternel complice André Ménard: il pense encore pouvoir décrocher la lune. C'est parce qu'il y parvient de temps en temps. «Les Français n'en reviennent pas qu'on ait eu Jane Birkin pour les FrancoFolies. Elle ne chante plus. Mais comme elle n'avait jamais chanté à Montréal, et qu'elle vient avec sa fille Charlotte (Gainsbourg), et qu'on lui paie deux semaines de répétitions à Paris avec tous ses musiciens, elle a dit oui.»

La satisfaction de Simard est presque enfantine: quand il parle de ses bons coups, on dirait un petit garçon qui vient de battre son propre score au Nintendo. «Ça me fait tripper de faire ce qui n'a jamais été fait. Comme La symphonie du Québec pour les dix ans d'Audiogram, même si ça coûte un quart de million à produire (d'où l'album *live* qui en sera tiré et les droits de télévision, histoire d'amortir l'opération): il n'y aurait pas moyen de faire un show comme ça autrement qu'aux FrancoFolies. Ça va être unique!» Simard, comme à toutes les entrevues qu'il accorde, finit par s'emballer. Ce n'est alors plus le président des FrancoFolies qui parle, ni même le programmeur enthousiaste. C'est le fan. Pur et dur. «Le rap acid-jazz de Soon E MC dans la rue, ça va être écoeurant, encore plus fort que MC Solaar! Des tas de gens qui n'auraient jamais acheté l'album vont voir le show, et ils ne seront plus les mêmes après! C'est ça qui est formidable. Et c'est pour ça qu'il fallait que les FrancoFolies se passent en été. Pour que la chanson d'aujourd'hui atteigne le vrai monde! Que le vrai monde se le tienne pour dit: huit journées francofolles et le plus francouf des producteurs de spectacles l'attendent sur la Catherine.»

FRANCOFOLIES

«Les Français n'en reviennent pas qu'on ait eu Jane Birkin»

FESTIVALS L'effritement du mécénat

SUITE DE LA PAGE C1

C'est une prouesse insensée que d'arriver à faire un festival comme celui-là avec si peu d'argent», dit Dominique Chenet, adjoint à la direction. «Cette année encore, reprend Mme Escoffier-Carrère, la plus grosse diminution au budget vient du Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur: 22 500 \$. Il y a cinq ans, c'était 70 000 \$, l'an dernier, 37 500 \$. C'est ça leur politique sur la culture.» «Il y a un changement aussi du côté des sponsors, ajoute Dominique Chenet, qui préfèrent de plus en plus investir dans l'environnement et les causes sociales plutôt que dans la culture: le théâtre et la danse en souffrent énormément.»

Même Avignon a perdu jusqu'à 80% de ses partenaires d'entreprises. Il y a seulement 10 ans, la part du mécénat constituait un bon 15% du budget global du Festival d'Avignon. Cette année, elle ne dépasse pas trois pour cent. Mais avec ses 10 millions \$ pour une cinquantaine de spectacles dans 24 lieux, et une possibilité de 160 000 spectateurs sur presque un

mois, Avignon reste le géant incontournable des festivals d'été en France. Quarante pour cent du budget vient des recettes propres, contre 55% des subventions. La Ville d'Avignon, le département et la région réunis comptent cependant pour 450 000 \$ de plus que la part injectée par le ministère de la Culture. Et là aussi, on se plaint que les frissons de l'État dans la canicule soient ce qui empêche de produire et co-produire à ce festival que Jean Vilar avait voulu de créations.

«Avignon, c'est Avignon! Personne ne peut lutter contre Avignon», dit Daniel Bedos, directeur du Printemps des Comédiens à Montpellier qui, depuis 18 ans, s'est acharné à faire une place au théâtre de qualité dans une ville dominée par la danse. En fait, ses relations sont plutôt bonnes avec son voisin avignonnais. *Henri VI* a d'abord été présenté au Printemps des Comédiens en juin avant de se rendre dans la Cour d'honneur du Palais des Papes: c'était une première dans l'histoire du Festival d'Avignon. La compétition, c'est plutôt avec le Festival Montpellier qui finance largement la danse pour

mieux ignorer le théâtre. «Il faut savoir qu'en France, dit Daniel Bedos, la culture est liée à la politique, et à Montpellier en particulier. Le Département de l'Hérault contribue pour 70% de notre budget, soit 1,7 million\$. Or, le président du Conseil général de l'Hérault a battu le maire de Montpellier aux élections de député. Ce n'est pas la peine de rêver.»

De son côté, Montpellier Danse reçoit un maigre 37 500 \$ du Département, mais 65% de son budget vient de la Ville et du district de Montpellier, dont Georges Frêche est à la fois maire de la première et président du second. A l'opposé, la région Languedoc-Roussillon donne 0%. «La Ville est à gauche et la région est à droite», explique Jean-Paul Montanari, directeur de Montpellier Danse depuis 14 ans. «Je suis très lié à Georges Frêche, et mes positions de gauche sont claires. C'est viscéral.»

Comme pour Chateaubouillon, le festival de Montanari est en assez bonne situation. Les quatre programmes différents du Béjart Ballet Lausanne ont servi de locomotive, et l'on a même réussi à baisser le prix des billets. A la clôture de son festi-

val, le 8 juillet dernier, Jean-Paul Montanari y allait de chiffres prometteurs pour l'année prochaine: 18 compagnies invitées, 230 artistes, 40 spectacles en salles et 19 à l'extérieur, 50 000 spectateurs, 114 journalistes de 15 pays, et un excédent budgétaire de 500 000\$.

Sauf pour Avignon qui se vide de ses habitants pendant son festival, un trait commun à l'ensemble des festivals en France vient du support fidèle des populations locales et environnantes. «Soixante-dix pour cent de notre public vit entre Toulon et Marseille», dit Gérard Paquet, directeur du Festival de Chateaubouillon. «Même si chaque village a ses particularités et qu'on ne peut parler vraiment d'unité culturelle», ajoute-t-il. La moyenne grimpe même jusqu'à 85% pour Danse à Aix, ce qui entraîne des retombées intéressantes pour les villes hôtes. «La Ville d'Avignon, dit Jean-Paul Montanari, est la seule qui a déjà fait une étude de manière scientifique sur la question. Et il a été prouvé que pour chaque franc qu'Avignon verse à son festival, il en retombe deux. Mais l'étude a coûté 400 000 francs...»

LE DEVOIR

présente ses incontournables
références automnales

Cahier

Rentrée
Éducation

le samedi 20 août Tombée: 12 août

Cahier

Rentrée
Culturelle

le samedi 27 août Tombée: 19 août

Cahier

Rentrée
Radio-télé

le samedi 3 septembre Tombée: 26 août

Cahier

Rentrée
Littéraire

le samedi 10 septembre Tombée: 2 septembre

LES ARTS

CINÉMA

L'ordinateur s'en donne à cœur joie

Gloire à Softimage pour ces effets spéciaux

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★★: très bon
 ★★★: bon
 ★★: quelconque
 ★: très faible
 (☞) : pur cauchemar

THE MASK

★★★ 1/2
 De Charles Russell. Donnant la vedette à l'ineffable Jim Carrey, homme au visage de caoutchouc, cette très rigolote comédie fantastique américaine est bien plus proche de la bédé que du film d'acteur. On se croirait de retour chez Roger Rabbit. Gloire aux effets spéciaux de Softimage, à l'humour omniprésent, à l'esthétique de dessin animé. Vous y ferez la rencontre d'un perdant qu'un masque rend invincible et irrésistible. Le vrai conte classique servi à la sauce moderne. Drôle et bien fait. En v. o. au Faubourg.

Odile Tremblay

IT COULD HAPPEN TO YOU

★
 D'Andrew Bergman. Un fic, meilleur que tous ceux que vous rencontrerez dans votre vie, n'a pas assez d'argent pour laisser un pourboire à une pauvre serveuse. Qu'à cela ne tienne, il lui promet de séparer la valeur gagnante d'un billet de loterie qu'il vient d'acheter pour sa femme. Comble de (mal)chance, le billet vaut quatre millions. Voici une comédie romantique naïve et ennuyeuse au possible que vous pouvez très bien éviter ce soir. Achetez-vous 16 billets de Mini à la place... Aux cinémas Centre-ville, Carrefour Laval et Pte-Claire.

Bernard Boulad

NORTH

★★

De Rob Reiner. Un petit garçon parfait trouve que ses parents ne l'apprécient pas à sa juste valeur et part à la recherche d'autres parents qui, espère-t-il, le comprendront mieux. Moralité: home, sweet home. Quelques bonnes idées perdues dans un amas de clichés. Amenez plutôt vos enfants au Palace voir Le Petit Bourgeois. D'abord c'est beau, et puis on s'ennuie à la moins bête. Au Carrefour Laval.

Francine Laurendeau

TRUE LIES

★★★

De James Cameron. L'association Schwarzenegger-Cameron, c'est le cinéma au service des feux d'artifices. C'est donc hautement explosif. A voir donc pour l'action et peut-être aussi pour Jamie Lee Curtis. Arnold, quant à lui, se donne des airs de James Bond. Ce n'est pas très convaincant mais c'est souvent drôle et efficace. Reste ces relents de racisme qui gâchent la sauce... À l'Égyptien, Alexis-Nihon et au Carrefour Laval.

Bernard Boulad

FRIZ FRELENG'S FUNNIEST!

★★★

Un cocktail de cartoons dessinés et animés par le père de Bugs Bunny, Sylvester et Daffy Duck. Poursuites, ratonnades, chutes, écrasements, parades: les films de Friz Freling sont d'une violence inouïe mais qu'est-ce qu'on s'amuse! Retrouvez vos joies d'enfant et amenez les vôtres. Réjouissances garanties. Au Cinéma de Paris.

Bernard Boulad

THE CLIENT

★★ 1/2

De Joel Schumacher. Témoin d'un suicide et surtout dépositaire d'un secret dangereux, poursuivi à ce titre par le FBI et la mafia, un garçon de onze ans se confie à une avocate (Susan Sarandon). Et c'est parti pour l'aventure. Correctement fabriqué mais laborieusement démonstratif. Au Nouvel Elysée, Loews et plusieurs autres.

Francine Laurendeau

AMOK

★★

De Joël Farges, d'après Stefan Zweig. En Inde, une altière Européenne demande à un médecin déchu de la soulager d'une grossesse compromettante. Il refuse mais devient fou d'amour. Adaptation méritoire et froide: la lettre passe mais pas l'esprit. Malgré l'excellente Fanny Ardant. Au Parisien.

Francine Laurendeau

THE SHADOW

★★

De Russell Mulcahy. Les héros de la bande dessinée populaire américaine se suivent et se ressemblent. Encore une fois, un surhomme doté de pouvoirs surnaturels va livrer un combat impitoyable (et gagné d'avance) contre un halluciné rêvant de dominer le monde. Trop influencé par l'esthétique des années 30 du Batman de Burton, l'humour et le tragique en moins, le film du réalisateur de Highlander reste dans la bonne moyenne des divertissements de l'été destinés aux ados. Aux cinémas Centre-ville et au Faubourg.

Bernard Boulad

THE MASK

Réal: Charles Russell. Scénario: Mike Werb. Avec Jim Carrey, Cameron Diaz, Peter Riegert, Peter Greene, Amy Yasbeck. Image: John R. Leonetti. Musique: Randy Edelman. Maquillage: Greg Cannon. 100 minutes.

ODILE TREMBLAY

LE DEVOIR

Il y a tant de grosses productions commerciales américaines gratuitement violentes, que lorsqu'on en voit arriver une vraiment rigolote, bien faite, pleine d'effets spéciaux ingénieux (gloire à Softimage) avec une esthétique de bédé qui accumule les clin d'œil à l'univers de Tarentino et à Roger Rabbit, on ne peut que conseiller à tout le monde d'aller se payer une pure joie ludique par ce bel été. *The Mask* est la grosse machine de la saison (pour toute la famille) flirtant avec le fantastique, le polar, la comédie romantique et musicale. Il met en vedette Jim Carrey dans une interprétation hautement délirante et un décor plus dessiné que filmé faisant reculer d'un cran les frontières du cinéma d'acteurs et d'animation. L'ordinateur s'en donne à cœur joie. Vous aussi.

Jim Carrey fut découvert dans *Ace Ventura: Pet Detective*. Avant, il était un petit monologuiste de cabaret et un visage de second plan à l'écran, attendant que la chance frappe à sa porte. Depuis, c'est l'idole des adolescents. *The Mask* élève sa popularité au zénith.

Au fond, *The Mask*, c'est le même vieux mythe de Docteur Jekyll et Mister Hyde, avec deux visages d'un seul personnage dont le moi se dissocie, doublé de la légende d'Aladin et de la lampe merveilleuse. Bref, le conte classique d'hier, sur un traitement d'après-demain. Ici, on fait la rencontre d'un gentil commis de banque que personne ne prend au sérieux. L'éternel perdant au fond duquel se cache un Zorro omnipotent à qui rien n'est impossible. Mais un masque apparu du fond des mers le transforme en héros irrésistible qui tient tête aux bandits et séduit la belle de belles, danseuse de cabaret de son état.



Après un grand succès populaire dans *Ace Ventura: Pet Detective*, Jim Carrey incarne un pauvre type transformé par un masque...

Bonjour les yeux du héros qui sortent de la tête et le cœur qui bondit hors de la poitrine quand s'approche la pulpeuse blonde qui lui volera son cœur, et la langue qui s'étire jusqu'à ses pieds.

L'agüichante en question se prénomme Tina et elle est interprétée par une nouvelle venue, Cameron Diaz, qui avec sa plastique idéale a l'air d'une vraie vamp de bande dessinée. Ce qui contribue au comique irréal de l'affaire.

Le bon coup du film, c'est d'avoir mêlé allègrement dessin animé et film d'acteur tout en laissant les rôles à des comédiens en chair et en os (à l'encontre de *Who Framed Roger Rabbit?*) Les couchers de soleil sont artificiels. Quand le héros s'écrase, il s'aplatit comme un Bugs Bunny sous un rouleau compresseur. Les acteurs sont des acteurs qui ne ressemblent pas à des acteurs mais à des espèces de mutants entre la chair et le papier. Il

n'y a rien comme des effets spéciaux réussis. Ceux-ci basculent et valsent avec les images filmées dans une souplesse parfaite. Le scénario aurait pu être simpliste, l'humour omniprésent l'empêche de tomber dans le vide. Stanley, le commis de banque recyclé en redoutable justicier masqué, met en échec les bandits qui sèment la terreur, avec l'aide de son fidèle cabot, chien bâtard de la plus haute intelligence qui

l'assiste comme Milou, Tintin. Pendant qu'une jolie journaliste en mal de scoop furète dans le coin en se promettant bien de démasquer le masqué. Bien évidemment, la belle Tina tombera sous le charme du Zorro moderne. Mais délaissera-t-elle le chef des Truands pour ses beaux yeux exorbités? Vous le découvrirez au cinéma où je vous invite à aller, grands et petits, voir *The Mask* pour rigoler un bon coup.

Entrevue avec Brigitte Fossey

Quelques visages d'une femme



Brigitte Fossey

PHOTO JACQUES GRENIER

ODILE TREMBLAY

LE DEVOIR

On ne peut s'empêcher de superposer sur son visage de femme adulte la petite blondinette de cinq ans qui plantait des croix de bois, croix de fer dans un étrange cimetière miniature. C'était en 1951. Tout le monde a vu depuis ces émouvants *Jeux interdits* de René Clément sur une musique qui passa à l'histoire.

On reconnaît en elle, aussi, la jeune actrice de 19 ans qui campait la tendre et romantique Yvonne de Galais dans ce *Grand Meaulne* rêvé par Alain-Fournier et mis en images par Jean Gabriel, Albicocco et Jean Herman. «Je lui apprendrai, disait Yvonne de son fils, à ne pas courir le monde et à chercher le bonheur qui est là, tout près...» Figure féminine tragique dont le charme mélancolique est resté imprimé à jamais sur la pellicule de 1967.

Brigitte Fossey aligne une longue carrière de comédienne derrière elle. Elle a joué au cinéma avec les plus grands, de Truffaut à Blier, en passant par Zanussi, Altman, etc. Au théâtre, dans le registre classique ou avant-gardiste, elle fut dirigée par Roger Planchon, Sacha Pitoëff, Jean Meyer.

Mais ces jours-ci, la blonde comédienne est à Montréal. Cheveux flottant, discours un brin pédant, le propos appuyé par force citations de Nietzsche, d'Eluard et compagnie, mais chaleureuse, toujours belle au milieu de la quarantaine, et manifestement enchantée de son séjour parmi nous.

Elle tourne cet été avec le Mont-

réalais Claude Gagnon *L'île verte*, aux côtés de Marie Tifo, Claude Gauthier, jouant le rôle d'une mère française au fils sidéen. Ce n'est pas le premier contact de l'actrice avec la terre québécoise. Elle a déjà tourné à l'île Sainte-Hélène aux côtés de Robert Altman, joua même jadis chez les Inuit de Frobisher Bay.

De prime abord, la lecture du synopsis de *L'île verte* laisse présager le pire mélodrame: une histoire d'ado hémophile et séropositif que se disputent deux mères, la vraie, la fausse, sur fond d'échange de bébés et de décor insulaire. Mais Brigitte Fossey m'assure que le film se tiendra debout et que les pièges de la guimauve molle et rebondissante furent bel et bien évités. «Force, retenue et économie de moyens», résume-t-elle après visionnement des rushes.

La Parisienne arrive de la vraie île Verte en face de Trois-Pistoles où la première partie du tournage s'est déroulée sous le ciel le plus changeant qu'elle a jamais vu, dans une luminosité faite de turquoises, de bleus verts comme on n'en trouve habituellement que dans les estampes japonaises.

L'actrice avait pris un risque au départ, ne connaissant ni les précédents films de Gagnon, ni les antécédents des acteurs qui jouaient à ses côtés. Elle affirme avoir été estomaquée par le charme de Marie Tifo, sa partenaire dans le film qu'elle considère aujourd'hui comme une sorte d'Anna Magnani québécoise.

Elle a aimé l'aspect huis clos de *L'île Verte* dont le pivot est un duel

entre deux femmes, Tifo et elle, sur un climat d'angoisse et de paranoïa. «Nous sommes à mon avis les deux visages d'une même femme.» Les thèmes abordés lui paraissent intéressants: le drame des hémophiles aux prises avec le sang contaminé. Et la liberté du patient de se faire ou non soigner. Quel sont les recours d'une mère dont le fils sidéen refuse de se mettre à l'AZT? Tel est le sujet de l'affaire, et le drame de son personnage. Elle me dit que l'immense talent de Marie Tifo met son rôle de femme possessive en contact d'abord imperceptible avec la folie, sans qu'on comprenne vraiment à quel moment tout bascule. Et que la subtilité est de la partie.

Précisons que *L'île verte* constitue une œuvre de commande à petit budget, la classique coproduction France-Québec (tourné en 16 mm) sur un scénario que Gagnon a remanié pour l'assouplir. Astral, qui s'est lancé dans la distribution, sortira le film en 1995 sur Super-Ecran, en même temps que TF1 le projettera en France. On verra bien si le résultat est à la hauteur de l'enthousiasme de l'interprète française.

Brigitte Fossey, qui vient d'un milieu d'intellectuels, a complété des études en psychanalyse, jonglé avec un futur de psychanalyste, d'enseignante comme papa, de journaliste. «Le métier de comédienne, oui, non, peut-être bien. Surtout au théâtre.» Jadis, elle s'était retrouvée héroïne des *Jeux interdits* à la suite d'un pari entre sa mère et sa tante qui se demandaient si René Clément la choisirait. Il l'a choisie. Mais elle avait cinq ans. L'eau a coulé ensuite sous les ponts. Un producteur l'a approchée quatorze ans plus tard pour *Le Grand Meaulne*. Le métier s'est imposé à elle. Des fois, c'est la vie qui décide pour soi.

Elle est pourtant restée très «théâtre», tournant le dos à Holly-

wood qui lui a fait la cour, continue à se balader à travers le monde pour jouer toujours et connaître le pays en même temps, glisse entre un projet de long métrage en Afrique noire, un contrat de téléfilm au Cam-

bodge, en octobre prochain. «Ce que j'apprécie le plus dans ce métier, c'est ce déplacement à travers des lieux, des personnages différents, l'éternelle mouvance de la condition d'actrice.»

FAMOUS PLAYERS

LE FILM ÉVÉNEMENT DE L'ÉTÉ

CLAUDE BERRI présente un film de PATRICE CHEREAU

ISABELLE ADJANI • DANIEL AUTEUIL
 JEAN-HUGUES ANGLADE
 VINCENT PEREZ • VIRNA LISI

La Reine Margot

IMPERIAL 1430 Brossard 1430 Brossard
 CENTRE LAVAL 688-7776 1600 Le Corbusier
 CKAC 730 CITE 752-0366 Boucherville 449-6404
 JOLIETTE 752-0366 ST-ADELE 229-7655

YVES GASSER présente

LE CAHIER VOLÉ

d'après l'ouvrage de REGINE DEFORGES

MAINTENANT À L'AFFICHE!

CHRISTINE LIPINSKA

Petits et grands dès l'âge de 3 ans et adultes de tout âge. 335-1798

EN EXCLUSIVITÉ PARISIEN 480 Ste-Catherine O.

BLOWN AWAY

★★★

De Stephen Hopkins. Échappé de la prison irlandaise qui a fait de lui un psychopathe, Gaerity s'acharne à se venger sur Dove, aujourd'hui membre de la brigade antibombes de Boston. Il s'attaque à ses collègues, son ami, sa bien-aimée, jusqu'à l'apocalyptique déflagration finale. Acrobatique et pontifiant. Aux cinémas Palacé, Centre-Eaton, Famous Pointe-Clair, Laval, Versailles, Oméga et Carrefour de l'Estrie.

Francine Laurendeau
FORREST GUMP

★★★

De Robert Zemeckis. Forrest Gump n'a peut-être pas compris grand-chose à la vie mais il est le plus grand et le plus sage des philosophes. Il est l'innocence et la pureté même. Son inconscience et sa naïveté lui font réussir les plus belles choses et côtoyer les plus grands de ce monde. Entre *Zelig* et *Being There*, une fable allégorique charmante et enjouée sur les hasards de l'existence, avec un Tom Hanks au meilleur de sa forme. Aux cinémas Dorval et Greenfield Park.

Bernard Boulad
WOLF

★★★

De Mike Nichols. On ne sera pas déçu si on attend de *Wolf* une autre grande performance de Jack Nicholson, une réalisation sûre et inventive de Mike Nichols, une musique abondante d'Ennio Morricone, un scénario allégorique qui se lit à toutes sortes de niveaux, et quelques regards en coin de Michelle Pfeiffer. Voici une relecture moderne du mythe des loups-garous qui tient son spectateur en haleine, et dont le dénouement ne donne pas dans le simplisme de la morale sauvegardée à tout prix. En v. o. au Centre-ville et Alehis-Nihon.

Jean-Claude Marineau
THE LION KING

★★★

Un film d'été pour les enfants qui tombent en vacances, le 32^e long métrage animé des studios Disney. Simba est un lionceau que la vie — et un oncle particulièrement malveillant — mettront durement à l'épreuve dans sa marche vers l'âge adulte. Dans la tradition établie, le merveilleux côtoie ici la morale prévisible, et le paradis terrestre finira par retrouver ses droits sur le champ de l'enfer après bien des embûches. Une fable qui ne passera probablement pas à l'histoire, mais qui peut faire passer un bon moment aux plus jeunes. Sortie simultanée en version originale anglaise et en version française, réseau Famous Players, au Loews et Décarie.

Jean-Claude Marineau
LA REINE MARGOT

★★★ 1/2

De Patrice Chéreau, un regard contemporain posé sur une époque de fer et de sang. Le film raconte la vie au XVI^e siècle de Marguerite de Valois, née fille de France, mariée au huguenot roi de Navarre. En fond de scène: le bain de sang de la nuit de la Saint-Barthélemy. Chéreau a refusé les artifices des décors. Il s'est collé aux visages des comédiens, à leurs passions déchaînées, aux massacres. Une musique et des éclairages superbes, une violence qui baigne tout comme une pulsation, une distribution imposante (sauf Adjani dans le rôle-titre, absente d'elle-même). Le film est rouge et noir, puissant, habité. Au Centre Eaton et Laval.

Odile Tremblay
KIKI

★★★

De l'Espagnol Pedro Almodovar. Les inconditionnels de l'auteur de *Femmes au bord de la crise de nerf* et de *Talons aiguilles* risquent d'être ici un peu déçus. Encore qu'ils retrouveront sa signature d'humour, d'absurde et de grincements de dents dans cette comédie noire. *Kika* met en scène un tueur en série, une maquilleuse simplette et l'inévitable Victoria Abril dans la peau d'une animatrice vedette (au costume de fin du monde) qui se transforme en justicière. Le scénario est mince et les personnages souvent prévisibles, mais le climat Almodovar est fidèle au poste. Encore qu'on a vu le cinéaste en meilleure forme. Au Centre-ville.

Odile Tremblay



PHOTO MYLES ARONOWITZ

Une serveuse d'un deux-fourchettes et un policier de New York voient leur vie transformée quand la richesse leur est promise...

Ça devait arriver...

IT COULD HAPPEN TO YOU

Réalisation: Andrew Bergman. Scénario: Jane Anderson. Image: Caleb Deschanel. Musique: Carter Burwell. Avec Nicolas Cage, Bridget Fonda et Rosie Perez. États-Unis, 101 minutes.

BERNARD BOULAD

Voulez-vous savoir comment les Américains se perçoivent et comment ils aimeraient se voir et que le monde entier les imagine? Il faut aller voir *It Could Happen to You* d'Andrew Bergman (aucun lien de parenté avec le grand maître suédois). C'est le film fantasme par excellence, capable de provoquer une hallucination collective chez nos voisins du Sud, convaincus qu'ils seront d'y voir enfin une réalité que Hollywood leur avait injustement cachée. Oui, penseront-ils, il existe encore des Américains honnêtes, bons, généreux, parfaits, tels que nous les avons toujours rêvés.

Il suffisait donc de les inventer en faisant croire que l'histoire qui leur arrive est vraie. *It Could Happen to You* est à cet égard très ambigu parce qu'au départ, le narrateur du film déclare que les faits sont réels. Or, on se rend compte, au générique final, que seule l'anecdote de départ est véridique.

Quoi qu'il en soit, c'est le genre d'idée qui, sans être lumineuse, permet de bro-

der une comédie romantique autour d'un héros ordinaire que l'on aimerait tous avoir comme ami (*Forrest Gump* est une création du même type mais il est traité avec une ironie autrement stimulante).

Dans *It Could Happen to You*, ce citoyen modèle est un flic. Faut bien réhabiliter la profession après l'affaire Rodney King... Avec Charlie Lang (Nicolas Cage), vous êtes entre bonnes mains. C'est le genre de policier qui, pour éviter de blesser des innocents, ne tire pas sur un voleur armé. Il lui lance plutôt une boîte de conserve au visage!

Côté loisirs et mœurs, notre bon samaritain est irréprochable. Pas de beuverie avec les camarades au *topless*, pas trop de *junk food*, ni de séance de télévision tardive. Son passe-temps favori, c'est une partie de balle molle avec les enfants du quartier. Avec les femmes, il est doux comme agneau et peu exigeant sur le sexe. C'est pas compliqué: la première avec qui il a couché, il l'a épousée, même si elle n'avait rien en commun avec lui.

Muriel (Rosie Perez), en effet, c'est tout le contraire de Mère Teresa. Pour cette coiffeuse chicano friande de kitsch, seuls comptent le fric, le luxe, la séduction. Elle représente le vice à l'état pur. Décue par le manque d'ambition de son mari qui trouve plus de satisfaction à faire traverser la rue à un aveugle qu'à avoir un plus grand appartement dans Manhattan, Muriel met tout

son espoir dans un billet de loterie dont elle confie l'achat à Charlie. Ledit billet s'avère gagnant d'une somme de quatre millions de dollars. Muriel pavoise mais pour Charlie, les ennuis commencent.

C'est que, dans sa débordante générosité, il a promis à une serveuse Yvonne (Bridget Fonda) à qui il n'avait pas de quoi payer un pourboire, de partager le gros lot s'il le gagnait. Le voilà maintenant bien embêté. Tiendra-t-il parole? La situation financière désespérée de la serveuse ne le fera pas hésiter une seconde. Et c'est ainsi que s'amorce ce merveilleux conte de fée qui, évidemment, ne manquera pas de nous rappeler que l'argent ne fait pas le bonheur et qu'il n'achète pas l'amour. Parce que l'amour n'est que générosité et amour du prochain. Ainsi soit-il.

Ce scénario enfantin, concocté par une professionnelle de la téléserie, accumule les situations absurdes et ridicules. Quand Charlie et Yvonne veulent montrer leur grandeur d'âme, ils ne trouvent rien de mieux que de payer le métro à des usagers et de louer le Yankee Stadium pour y faire jouer les gamins du quartier. Quel dévouement et quel acharnement! Saint-Mathieu peut aller se rhabiller...

Ce qui apparaît à nos yeux comme de la naïveté et de l'insignifiance est considéré par les Américains, ou du moins par les concepteurs de ce film, comme de l'inno-

cence, l'idéal de l'être humain, le stade suprême de l'élevation spirituelle. *It Could Happen to You* est d'une mièvrerie consternante. La tournure des événements, la saga judiciaire, le cirque médiatique et l'histoire d'amour sont d'un ennui mortel. Et la distribution est un beau gâchis. Nicolas Cage fait pitié, Bridget Fonda fait ce qu'elle peut et Rosie Perez en met trop. Et ce ne sont pas les caméos de Seymour Cassel, de Red Buttons et d'Isaac Hayes qui relèvent la sauce.

Dans le genre fable philosophique, avec gros message moralisateur vantant au passage la belle solidarité humaine des Américains, Frank Capra n'avait pas son pareil. Mais celui-ci, au contraire d'Andrew Bergman (*Honeymoon in Vegas*, *The Freshman*), avait de la grâce, du charme, de l'humour, un sens aigu des dialogues, un regard tendre mais aussi amer sur la société et les hommes. Capra rêvait à une Amérique plus juste. Bergman la veut plus bête et plus hypocrite. Ainsi, malgré son discours anti-consummation, *It Could Happen to You* est parsemé de publicités à peine subtiles puisqu'elles sont intégrées dans les dialogues. Aussi serez-vous enchantés de savoir que ce film a été commandité par le *New York Post*, Burger King, MasterCard, Miracle Whip, CNN, Holiday Inn, etc. Et ce texte, sûrement pas par TriStar Pictures...

Home sweet home

NORTH

De Rob Reiner, avec Elijah Wood, Jason Alexander, Julia Louis-Dreyfus, Bruce Willis, Jon Lovitz, Alan Arkin, Dan Ackroyd, Kathy Bates, Richard Belzer, Faith Ford, Alexander Godunov, Reba McEntire. Scénario: Alan Zweibel et Andrew Scheinman, d'après le roman d'Alan Zweibel. Image: Adam Greenberg. Montage: Robert Leighton. Musique: Marc Shaiman. USA, 1994. Aux cinémas Faubourg Sainte-Catherine, Carrefour Laval, Plaza Côte-des-Neiges, Pointe-Clair.

FRANCINE LAURENDEAU

La caméra du générique s'attarde dans la chambre d'un enfant choyé, se glissant entre des jouets comme on n'en donne plus. Bulles géantes emprisonnant des paysages enneigés, immense réseau de rails sur lequel court un train électrique. Il faut dire que North est l'enfant américain type dans sa perfection. A onze ans, il est un écolier modèle, un sportif accompli et un fils idéal. Tous les parents des environs le citent en exemple à leurs rejetons lorsqu'ils laissent trainer leurs affaires ou mangent entre les repas.

Le malheur est que, seuls à ne pas connaître leur bonheur, les parents de North ne s'intéressent pas assez à leur garçon, ne sont pas fiers de lui comme ils devraient l'être, accaparés par leurs problèmes de travail, par leur égoïsme de grandes personnes. North en souffre et se confie à des amis, scandalisés par une telle inconscience parentale. Parmi ses amis, le rédacteur en chef du journal de l'école et un avocat, adulte celui-là.



PHOTO COLUMBIA

Bruce Willis en lapin de Pâques et conseiller du jeune North.

L'affaire ira jusqu'en cour où le juge accorde à notre jeune héros le droit de se choisir de nouveaux parents. De nombreux candidats se portent volontaires. Le garçon commence par visiter, au Texas, un couple coloré et chaleureux. Mais voici le hic: ils mangent glotonnement et tendent à North des

assiettes décourageantes. Ils souhaitent qu'il deviennent gros pour ressembler au fils qu'ils ont perdu. Or North n'a pas envie de grossir, pas plus qu'il n'a envie de remplacer un fantôme. Il va donc «essayer» d'autres parents. A Hawaï, en Alaska, en Afrique, en France... Et toujours, il y aura un problème.

Jusqu'à ce que, finalement, l'enfant se rende compte qu'il a les meilleurs parents du monde et revienne à la maison. Je croyais avoir bu jusqu'à la lie le calice des platitudes de fête. J'avais oublié North. Oh certes, il y a bien dans ce film quelques bonnes idées. L'épisode texan est la caricature d'une émis-

sion de télévision *country*. Le bref rappel de *Witness*, mieux traité, aurait pu être drôle. Quant aux candidats-parents parisiens, qui ne regardent chez eux que des films avec Jerry Lewis (dont North a horreur), c'est assez amusant et typique d'une certaine cinéphilie française. Et il y a ce personnage bienveillant qui revient sous une figure différente dans chacun des épisodes, sorte d'ange gardien.

Mais quelques bonnes idées, et pas toujours bien exploitées, ne suffisent pas à faire un bon long métrage et procurent tout au plus une succession de clichés prévisibles et moralisateurs. Bien sûr que les enfants comprennent et rient. Mais pourquoi ne pas faire appel, aussi, à leur intelligence?

J'ai amené récemment au Palace deux enfants, l'une de dix ans, l'autre de quatorze ans, voir la version française du film de Bernardo Bertolucci *Little Buddha*. Et je dois dire que mon initiative a été couronnée de succès. Bien sûr qu'il y a quelques longueurs, qu'il faut parfois donner une explication.

Rien de plus normal. Mais voilà un film aux images somptueuses, dont le personnage principal est un petit Américain de neuf ans et dont, par conséquent, le sous-titre pourrait être «La vie de Siddharta racontée aux enfants occidentaux», un film qui illustre avec bonheur les notions de réincarnation, de compassion, de renoncement, et qui, en fin de compte, met à notre portée une doctrine qui a influencé la vie de six cent millions d'êtres humains, je veux dire le bouddhisme. Ce n'est pas rien. Et, les jeunes comme les moins jeunes, on sort de là moins bête.

Année internationale de
la famille

«Un film d'une sensibilité
et d'une fraîcheur exquises.»
— Huguette Roberge, La Presse

tannenbaum
mina

CENTRE-VILLE 499-FILM
2011 Université de la Saguenay

LES ARTS

MUSIQUE CLASSIQUE

Bonne note pour le pianiste

Lauréat du Prix Gilmore, Ralf Gothoni
clôturera le Festival de LanaudièreMARIE LAURIER
LE DEVOIR

Ralf Gothoni se dit prêt à venir au Québec qu'il connaît déjà pour y être déjà venu jouer, enseigner et même diriger un chœur de chant. Le pianiste d'origine finlandaise est aussi compositeur et il ne compte plus les disques qu'il a enregistrés.

Il semble bien que cette boulimie de travail soit le propre des grands pianistes ou peut-être bien le moyen de se maintenir dans la carrière où il y a surabondance de bons et talentueux instrumentistes. «Seulement aux États-Unis il y aurait 40 000 pianistes, professionnels ou candidats sérieux en devenir. On peut imaginer facilement que ce nombre est encore plus élevé en Asie, au Japon et en Corée notamment», commente Ralf Gothoni au cours d'une entrevue téléphonique depuis Chicago où il enseigne et se produit au festival de Ravinia.

Comment expliquer cet engouement quasi universel pour le piano? «Cet instrument est facile d'accès au tout début et conduit nécessairement à une connaissance complète de la musique en plus d'être omniprésent dans les formations de musique de chambre, et l'objet d'un répertoire abondant, croit notre interlocuteur. Les difficultés surgissent au fur et à mesure que l'on veut approfondir l'étude pianistique qui demande une discipline rigoureuse et des exercices constants. Il faut aussi compter sur la personnalité, la mentalité, je dirais même la profondeur de laquelle on veut devenir pianiste de concert. Ce n'est pas une voie facile, quoi qu'on en dise mais pour ceux qui restent des musiciens du dimanche, c'est un excellent passe-temps.»

Fort heureux de revenir au Québec, Ralf Gothoni clôturera le Festival international de Lanaudière en jouant des sonates de Liszt et de Schubert, le mardi 2 août à l'église de Saint-Zénon. «Je connais déjà cet endroit, nous dit-il. J'aime bien jouer dans un temple du culte où l'acoustique y est généralement très bonne.»

Prix Gilmore

Le musicien de 48 ans s'inscrit indubitablement dans la lignée des «grands», d'autant qu'il vient de remporter le fameux Prix Gilmore, ce qui lui assure une série d'engagements à travers le monde et surtout aux États-Unis ce dont il se réjouit. Cette prestigieuse distinction de fondation récente par un mécène américain en 1991 est accordée par un jury qui parcourt le monde et assiste incognito aux récitals de pianistes qui ne savent même pas qu'ils font partie d'un concours. Il existe également un festival de ce nom au Michigan. Le lauréat 1994, bien connu en Europe estime que ce prix lui permettra de faire une intéressante percée aux États-Unis, et déjà les engagements s'accumulent dans son carnet.

Artiste polyvalent

Ralf Gothoni est né en 1946 Rauma, en Finlande. Sous la houlette de son père il commence à trois ans l'étude de la musique, le violon et surtout le piano et à huit ans il rem-



Ralf Gothoni clôturera le Festival international de Lanaudière en jouant des sonates de Liszt et de Schubert, le mardi 2 août à l'église de Saint-Zénon.

porte déjà un premier concours, «le seul auquel on l'a inscrit». Il fait ses études académiques et musicales à l'Académie Sibelius d'Helsinki où il demeurera jusqu'en 1965. Une rencontre avec le pianiste-philosophe Erwin Laszlo à Fribourg en Suisse allait être déterminante dans son cheminement artistique.

Dès 1962 il se passionne pour la musique de chambre et devient en quelque sorte un assidu de différents groupes d'instrumentistes. En 1967 il fait ses débuts de soliste avec l'Orchestre d'Helsinki et sa réputation d'excellence est officiellement consacrée en 1967 au festival international de Jyväskylä.

Pendant la décennie 1967-1977 il donnera quelque 500 récitals et reste l'accompagnateur favori des spécialistes en art lyrique, allant même jusqu'à organiser 15 concerts avec en vedette 38 chanteurs pour interpréter l'intégrale des lieder de Schubert, ce qui remporta un succès sans précédent et lui valut la Médaille Schubert d'Autriche.

En 1978 Ralf Gothoni s'installe à Berlin et c'est de cette ville d'Allemagne qu'il gèrera sa carrière européenne avec des séjours sporadiques aux États-Unis et au Canada, ainsi que la fréquentation de nombreux festivals. Soliste, chamberiste et accompagnateur notamment du

baryton Jorma Hynninen et de la soprano Barbara Hendricks, il aura aussi le temps de faire 60 enregistrements dont l'intégrale des sonates pour piano et autres œuvres de musique de chambre de Schubert.

Tout récemment le pianiste ajoutait encore à sa polyvalence en devenant chef d'orchestre de chambre et bientôt de l'Opéra La Flûte enchantée de Mozart pour la télévision finlandaise et suédoise.

Marié à une musicienne qui s'occupe de l'organisation de festivals en Allemagne et en Autriche, le couple habite Hambourg et a deux fils de 26 et 15 ans, eux-mêmes pianistes et violoniste.

FESTIVALS

ORFORD

Ce soir on rend hommage aux artistes invités, les membres du Quatuor Morency qui célèbrent leur 15e anniversaire en interprétant des œuvres de Haydn, Chostakovich et Grieg (notez que le spectacle du pianiste André Laplante prévu ce soir est annulé. M. Laplante s'est blessé à la main.)

DOMAINE FORGET

Ce soir Darren Lowe, violoniste et Suzanne Beaubien, pianiste sont à la salle de concert de Saint-Irénée et interprètent des œuvres de Schubert, Brahms, Saint-Saëns et Ravel; samedi soir, deux habitués comme artistes, professeurs et amis du domaine, le violoniste Pierre Amoyal et le pianiste Dale Bartlett dans un programme consacré à Mozart et Fauré, entre autres grands maîtres; dimanche après-midi, le chanteur-accordeoniste Bernard Cimon.

ORATOIRE SAINT-JOSEPH

Le concert spirituel du premier mercredi d'août (le 3) reçoit le seul organiste étranger de la série, soit l'organiste-compositeur Massimo Nosetti, de Turin, titulaire des grandes orgues du sanctuaire de Santa Rita, directeur des chœurs de la cathédrale de Turin et professeur au Conservatoire national de Coni; il improvisera sur des thèmes proposés et il jouera des œuvres de Bach ainsi que de différents compositeurs.

MAISON TRESTLER

Cette belle résidence de Dorion sera l'hôte jeudi prochain (4 août) du duo Rossmarin, voix, luths et viole de gambe dans des airs de cour et chansons galantes de la renaissance française.

PAVILLON SAINT-DENIS

La violoniste Pascale Giguère, Prix d'Europe 1993 est l'invitée à la salle de concert du camp musical des Laurentides ce lundi, 1er août à Saint-Adolphe d'Howard.

PAVILLON DES ARTS DE SAINTE-ADELÈ

Le prochain récital du Pavillon des arts de Sainte-Adèle recevra la soprano Claudine Côté le samedi 6 août.

LANAUDIÈRE

Lire article d'hier sous la rubrique À Voir. Bonne fin de festival et bienvenue les vacances!

Marie Laurier

FESTIVAL
ORFORD
1994

POUR VOTRE PLAISIR CETTE SEMAINE

SAMEDI 30 JUILLET

Mozart et les Impressionnistes

Récital ANDRÉ LAPLANTE, piano

MOZART

RAVEL

ANNULÉ

Sonate en mi bémol, K. 282

À la manière de...Chabrier, Borodin
Pavane pour une Infante défunte
Sérénade grotesque
Miroirs

DIMANCHE 31 JUILLET

Les Beaux Dimanches de la Relève

Concert de jeunes artistes stagiaires, suivi d'un repas champêtre.

JEUDI 4 AOÛT

Les Belles Soirées du Jeudi

Concert gratuit de jeunes artistes stagiaires.

VENDREDI 5 AOÛT

Événements Hommage

Concert-Gala du Centre d'Arts Orford

LES MAÎTRES D'ORFORD

MARC DURAND, piano

POULENC

Sextuor pour piano, flûte, haubois,
clarinette, basson et cor

IBERT

Trois pièces brèves

BEETHOVEN

Quintette pour piano et vents en
mi bémol, op. 16

SAMEDI 6 AOÛT

Mozart et les Impressionnistes

FINE ARTS QUARTET

MOZART

DEBUSSY

MOZART

Quatuor à cordes en si bémol, K. 589

Quatuor à cordes en sol mineur, op.10

Quatuor à cordes en do, K. 465 -Dissonance-

Centre d'Arts
Orford

Renseignements:

(514) 790-ARTS / 1-800-567-6155

SRC
Radio FM

LE DEVOIR

ARCHAMBAULT
MUSIQUE

Des lundis très spéciaux au Camp musical des Laurentides

MARIE LAURIER
LE DEVOIR

Le camp musical des Laurentides situé à Saint-Adolphe d'Howard offre non seulement une formation aux jeunes, mais également des concerts à tous les lundis soirs. Ce sera le cas le 1er août avec la jeune violoniste Pascale Giguère, Prix d'Europe 1993. La semaine dernière, c'était l'Ensemble Amati fondé en 1985 par Raymond Dessaints qui dirige aussi le camp musical depuis 10 ans.

Ce groupe est composé de musiciens de tout premier ordre et la majorité de ses membres sont des premiers prix du conservatoire de musique du Québec et plusieurs sont professeurs à cette même institution, Raymond Dessaints y compris. Les violonistes étant issus de la même classe, l'homogénéité d'exécution est exemplaire.

L'Ensemble Amati vient de lancer un 5e disque intitulé *Italiana* sous étiquette Analekta et en 1995 il participera au Festival Amadeus en France.

Tout comme d'autres organismes musicaux de même taille et de vocation similaire, l'Ensemble Amati vit de façon précaire et ne peut envisager un avenir certain, devant vivre au gré des subventions jamais assurées et, ces derniers temps, souvent réduites à leur plus simple expression.

Raymond Dessaints reste cependant confiant de pouvoir poursuivre son travail chez Amati et peut-être même envisager une tournée à l'étranger, car ce ne sont pas les invitations qui manquent. Comme par exemple, cet échange qui pourrait se

faire entre les jeunes musiciens du Cnupal (Centre national d'insertion professionnelle en art lyrique) de Marseille et du Québec.

Les concerts du lundi ont lieu au Pavillon Saint-Denis. Outre Pascale Giguère, les prochains invités seront le pianiste Richard Raymond le 8 août, un trio formé de Mario Simard, ténor, Norman Robert Boie, baryton et Janine Lachance, pianiste le 15 août et en primeur dans les Laurentides les Ballets Jazz de Montréal le 22 août. Renseignements: 227-0909.

Détente, raffinement, culture!

Il reste des places pour
la sculpture de SYLVIA DAOUST (6 août)L'ART ANCIEN
aux musées des Ursulines
et des Augustines (13 août)Ne tardez plus!
276-0207 ou 259-7629Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS



Le pianiste Richard Raymond sera au Camp musical des Laurentides le lundi 8 août.

C'est beau la vie

DONNEZ!

La Société canadienne
de la Croix-Rouge
Division du Québec

LES ARTS

DANSE

Le savoir-faire des festivals français

La danse est présente aujourd'hui dans la plupart des festivals d'été français. Mais attention, à chaque festival ses mouvements... d'humeur.

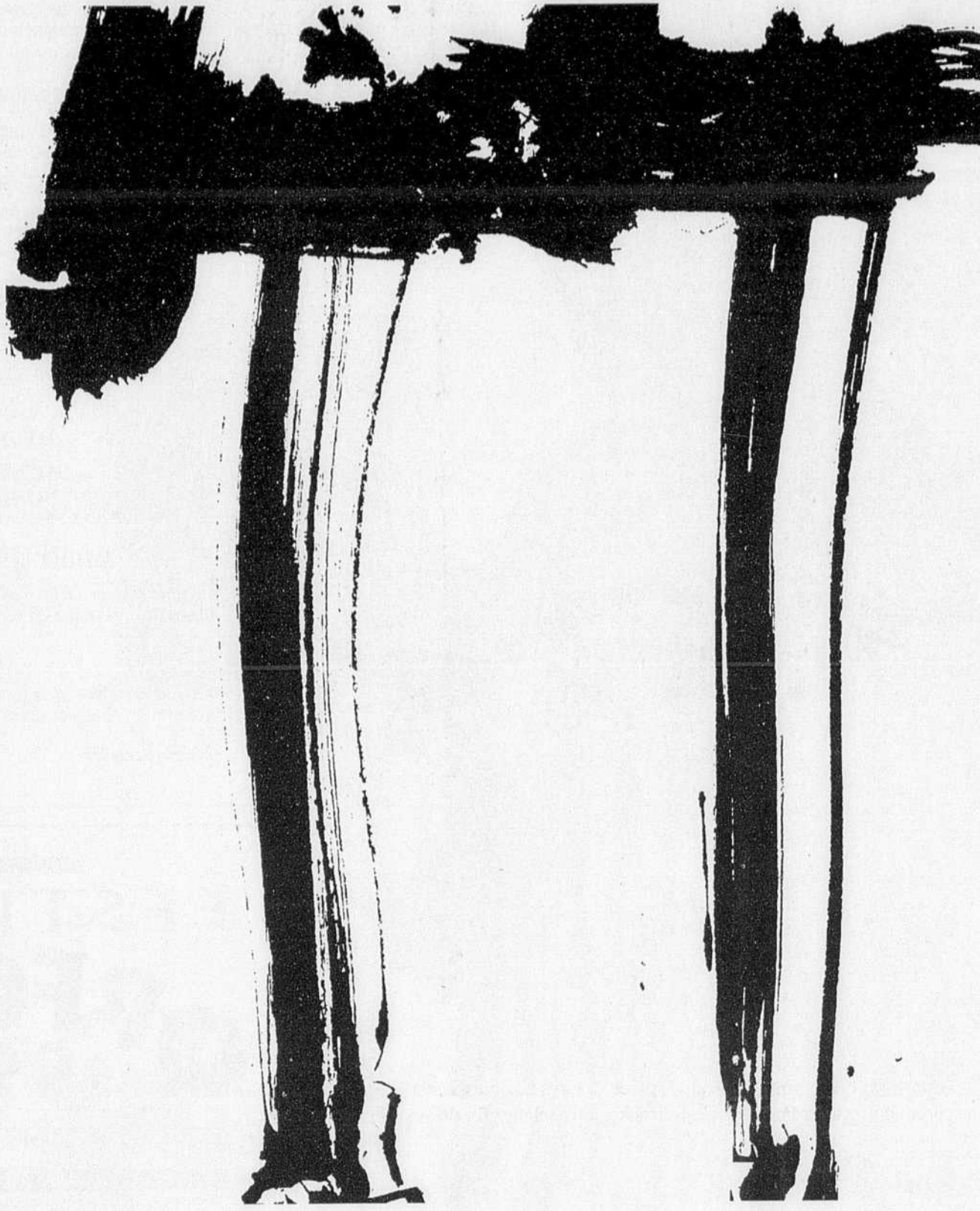
VALÉRIE LEHMANN
ENVOYÉE DU DEVOIR
EN AVIGNON

Si Montréal est la ville de tous les festivals, alors le Festival d'Avignon est le festival de tous les festivals. Les jours de grande effervescence, jusqu'à 450 journalistes et presque autant de programmeurs de théâtre ou de danse grouillent dans l'ancienne cité des Papes français du XIV^e siècle, reconstruite par Jean Vilar en lieu du culte artistique depuis 1946. On vient en Avignon autant pour se faire voir que pour voir. C'est une lapalissade.

En fait, à chaque festival estival de France correspond un style de vie médiatique, privée et publique. Même si traditionnellement le théâtre est davantage concerné par cet impératif, la danse n'échappe pas à cet ordre des valeurs. Gare à celui ou celle qui, parmi les médias, les producteurs, les artistes ou même le public, se trompe d'entrecats.

Mais Chateaufallon, Avignon et Aix, les trois festivals réguliers où se produit la danse contemporaine durant les mois de juillet et août ne révèlent pas tous au premier coup d'oeil leur «savoivre». Dans ce registre, le festival de danse de Chateaufallon (en 1994, du 1er au 26 juillet) fait d'ailleurs figure d'exception. Son directeur annonce la couleur au premier contact, et le site érigé en pleine campagne méridionale fait le reste (voir *Le Devoir* des 16 et 25 juillet). À la première entrée dans Chateaufallon, tout un chacun sait immédiatement qu'en ces lieux, la danse, qu'elle se nomme Trisha Brown ou Ginette Laurin, se déploie à l'abri des journalistes rouspéteurs, des producteurs éternellement pressés, face à un public d'amateurs. Les rencontres avec chacun des treize artistes invités pendant l'été sont profondes et chaleureuses.

En Avignon, rien ne se passe, et c'est «normal», comme à Chateaufallon. Le festival de théâtre, musique et danse d'Avignon (en 1994, du 8 juillet au 2 août) ressemble à une gigantesque pieuvre aux mille bras tentaculaires et à la langue



pointue. Avignon aspire et est capable de recracher en un même mouvement tout professionnel ou amateur en visite. On peut y être reçu avec bienveillance et s'y faire toiser avec mépris parce que l'on a l'outrecuidance de demander un anodin renseignement non prévu au programme. Cela appartient au système codé par les autochtones, qu'ils soient ou non liés au festival, et il faut composer avec cette donnée. On côtoie donc en Avignon le meilleur comme le pire dans tous les domaines, également au sein des vingt-quatre spectacles de théâtre et des sept spectacles de danse. Car la fabuleuse notoriété dont bénéficie le Festival et l'image d'élitisme culturel qu'il véhicule (adieu Jean Vilar) n'accouche pas automatiquement une programmation irréprochable. Tous les festivaliers de 1994 s'accordent à dire par exemple que la thématique Japon exploitée à fond cette année à travers neuf représentants de No, de théâtre contemporain et de danse Sutoh ne donne pas lieu qu'à des extases, particulièrement en théâtre.

Souignons — puisqu'il est de bon ton à Avignon de critiquer la représentation de l'art jusque dans les moindres détails avec un air satisfait —, que les conditions de nervosité dans lesquelles sont diffusés certains des quatre excellents spectacles chorégraphiques japonais inscrits au festival, composés par l'onctueuse Susan Buirge, le fier Saburo Teshigawara et l'ancestral Kasuo Ohno, ont procuré parfois à ces œuvres un relief agité très européen. Mais bon, comme le grand Bill T. Jones a réussi en Avignon à ne pas se départir de son flegme américain et de sa douceur, tout en rappelant sa détermination à combattre les exclus sociaux, il ne serait pas convenant d'insister ici sur la complexité des relations qui régissent les rapports entre officiels, médias, artistes et invités. Finalement, la plus simple manière de vivre le festival d'Avignon est certainement de suivre le courant. Et ce principe

vaut pour la danse peut-être plus que pour le théâtre, car la danse ne constitue pas le fer de lance du festival. Ainsi, si les critiques ont décrété que le nouveau spectacle du chorégraphe français François Raffinot fut exemplaire, il est préférable de jurer les grands dieux que son Adieu est sans doute remarquable même si on ne l'a pas vu. C'est ainsi, sous peine de rétorsion intellectuelle. Prendre la parole avec circonvolution (au bon moment, au bon endroit) représente l'acte d'ultime gloire qui puisse être produit pendant le festival. Seul, un type de la carure de Bill T. Jones (aujourd'hui) peut se permettre d'être direct (en anglais, c'est plus facile d'ailleurs) au cours d'un débat public sur l'avenir de la danse.

À Aix-en-Provence, l'ambiance est plutôt provinciale. Puisqu'il s'agit d'un festival de danse que les professionnels considèrent comme mineur malgré ses 11 spectacles chorégraphiques, — dont celui d'Alvin Ailey, présenté comme moment-phare —, le festival d'Aix (du 14 au 24 juillet) ne foisonne pas de penseurs invités. Se promener sur le Cour Mirabeau ne ressemble en rien à parader au café de La Cuvette de la Place de l'Horloge de la Cité des Papes. Même si la ville méridionale évoque Avignon par ses belles ruelles tortueuses et

ses abondants restaurants, le style des festivaliers est nettement moins branché qu'en Avignon. Ainsi, pendant les spectacles de danse, les commentaires du cru à haute voix vont bon train en langue «indigène». En regardant la dernière étrange et suave pièce du chorégraphe Daniel Lurie, intitulée *Jungle sur la planète Vénus*, un gros monsieur suant en bras de chemise n'en finissait pas de se lamenter auprès de son épouse qu'il aurait préféré regarder *Sacrée soirée*, l'émission télévisée de variétés françaises adulée par les lecteurs du quotidien *Le Parisien libéré* (équivalent du *Journal de Montréal*). Cela esquisse une image de la personnalité du Festival de danse d'Aix, qui est sans doute celui qui porte la danse actuelle au plus près du grand public. Une autre histoire, ça.

Chaque festival estival de France correspond à un style de vie médiatique, privée et publique.

LA TÉLÉVISION DU SAMEDI EN UN CLIN D'OEIL																
↳ sous-titré / codé																
RÉSEAU	CF	VD	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00	
RC	2	4	4	Le Télé-journal	Histoires fantastiques	Baseball: Montréal c. Floride					Le Téléjournal	Nouvelles du sport	22h50 / Les internationaux	Player's Itée		
TVA	10	7	7	Le TVA, éd. 18hres	Aventures de Lassie	Cinéma: Des hauts et des bas—Can. 82 Avec Colin Skinner et Leslie Hope			Cinéma: Projet Brainstorm—Am. 83 Avec Christopher Walken et Natalie Wood				Le TVA, éd. réseau	TVA sports et loterie	Ciné-Lune (23h51)	
TQS	35	5	5	Sports plus magazine	Les Simpson	Cinéma: Eddie et les croiseurs II—Can. 89 Avec Michael Paré et Marina Orsini			Cinéma: Mario—Can. 89 Avec Francis Reddy et Nathalie Chalfour				Le Grand Journal	Passion plein air	Cinéma	
RQ	17	8	8	Le monde en mouvement		Équipe Cousteau à la découverte du monde			Cinéma: Comment l'esprit vient aux femmes Am 50—Avec Judy Holliday et William Holden			Ciné: Terre de fer, Ciel de cuivre Turq. 87—Avec R. Aziz et M. Tanir			Hello l'Actor's Studio	
TV5	15	15	15	Le Canada en guerre	Decryptages	Journal de TF1	Vision 5	Sortie libre	Scoubidou		Embarquement porte 1	Le soir 3	52 sur la une		Kaleidoscope	
CBC	6	13	13	News		Baseball: Toronto c. Baltimore					Empty Nest	WKRP in Cincinnati	Saturday Report	All of a Saturday...	Country Beat	
CTV	12	11	11	News	This is Country 94	Star Trek: The Next Generation		Beverly Hills, 90210		Player's International Tennis			News, Lottery		Cinéma 12	
CBS	3	3	3	News	News	Entertainment Tonight		Dr. Quinn, Medicine Woman	Muddling Through	Hearts Afire	Walker, Texas Ranger		News	Designing Women	The Golden Girls	
NBC	5	16	16	News	News	Jeopardy!	Rescue 911	Cinéma: Danielle Stee's Palomino—Am. 91 Avec Lindsay Frost et Road Taylor		Sisters			News	Saturday Night Live		
ABC	22	22	22	News	Siskel & Ebert	Star Trek: The Next Generation		Cinéma: The Bear—Fr. 88 Avec Jack Wallace et André Lacombe		The Commish			Baywatch		Acapulco H.E.A.T.	
PBS	57	27	14	Rights and Wrongs...	Inside Albany	The Editors	McLaughlin Group	As Time Goes By	Keptint Up Appearances	Rising Damp	Mulberry	Red Dwarf	Joe Cocker: Night Calls		Ciné: Weed—Am. 87 Avec Nick Nolte	
PBS	33	14	27	The Lawrence Walk Show		Austin City Limits		Keeping Up Appearances	Waiting for God	Strathblair		One Foot in the Grave	Fawly Towers	Media television	Alive TV	The Steven Banks Show
MUSIQUE PLUS	20	20	20	Musique vidéo (14h)	Perfecto	Fax		ConcertPlus: Linda McCartney Behind the Lens		Musique vidéo						
MUCH MUSIC	26			R.S.V.P.		Mike & Mike	Spotlight: Mark Collie	X-Tendamax			Start Me Up					



Ginette Laurin.

PHOTO JACQUES GRENIER

LA TÉLÉVISION DU DIMANCHE EN UN CLIN D'OEIL															
↳ sous-titré / codé															
RÉSEAU	CF	VD	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00
RC	2	4	4	Le Téléjournal	18h10 / Découverte	Surprise sur prise		Daniel Bélanger		Pieds nus dans l'aube	Le Téléjournal	Nouvelles du sport	Ciné-club: Le décalogue: Tu ne mentiras pas—Pol. 88		
TVA	10	7	7	Le TVA, éd. 18hres	Docteur Doogie	Les FrancoFolies de Montréal		Cinéma: L'affaire Chelsea Deardon—Am. 86 Avec Robert Redford et Debra Winger				La vie des gens riches	Le TVA, éd. réseau	TVA sports et loterie	Vision mondiale
TQS	35	5	5	Paire d'as		Les Francofolies de Montréal		Les étoiles du Capitole		Ciné: Portrait craché d'une famille modèle—Am. 89 Avec Steve Martin et Dianne Wiest			Le Grand Journal	Cinéma	
RQ	17	8	8	17h / Cinéma	Charlie Brown...	National Geographic		Cinéma: Dandin—Fr. 87 Avec Claude Brasseur et Zabou		Hello l'Actor's Studio			22h55 / Cinéma: X Errance—Norv. 86 Avec J. Christensen et A. Mostad		
TV5	15	15	15	L'école des fans	Magellan (18h40)	Journal de TF1	Vision 5	Faut pas rêver		Le lieutenant Lorena 1ère/3		Le soir 3	Demain il fera beau	Faut pas rêver	
CBC	6	13	13	The Magical World of Disney		The Road to Avonlea		Cinéma: Legal Eagles—Am. 86 Avec Robert Redford et Debra Winger		News	Venture		Sunday Night...	Sportsweekend	
CTV	12	11	11	News	Travel Travel	America's Funniest	The New America's	Lois & Clark: The New Adventures of Superman		I'll Take Manhattan Special			News		Entertainment Tonight
CBS	3	3	3	News	Emergency Call	60 Minutes		Murder, She Wrote		Cinéma: The Conviction of Kitty Dodds—Am. 93 Avec Veronica Hamel et Kevin Dobson			News	23h15 / Star Search	
NBC	5	16	16	Broadcast: New York	News	Unsolved Mysteries		Cinéma: Shadow of a Stranger—Am. 92 Avec Emma Samms et Joan Chen		Star Trek: Deep Space Nine			The Untouchables		
ABC	22	22	22	News	Commercial Program	America's Funniest	The New America's	Lois & Clark: The New Adventures of Superman		Stay the Night Special (1ère/2)			Siskel & Ebert	HBO Comedy Showcase	
PBS	57	27	14	The Ghostwriter Hour		All Creatures Great & Small		Evening at Pops		Cinéma: Easter Parade—Am. 48 Avec Fred Astaire et Judy Garland			Ciné: Song Without End—Am. 60 Avec Dirk Bogarde et Capucine		
PBS	33	14	27	All Creatures Great and Small		Wild America	Naturescene	National Geographic		Masterpiece Theatre: Suéd. 92—(2e / 3)		The Best Intentions	Mystery!	Keeping Up Appearances	
MUSIQUE PLUS	20	20	20	Fax		Musique vidéo									
MUCH MUSIC	26			Outlaws & Heroes (17h30)		Elvis The Early Years	Spotlight: E. Brickell	Combat des clips		Vidéoflow					

NOS CHOIX À LA TÉLÉ

LES INTERNATIONAUX PLAYER'S
De Toronto, première demi-finale masculine du tournoi de tennis.
Radio-Canada, 12h

LE MONDE EN MOUVEMENT
Première de trois émissions (en reprise) sur les problèmes de communication qu'a connus la Chine à différentes époques. Le Britannique Edmund Capon y réconcilie la Chine moderne et ses 6000 ans d'art.
Radio-Québec, 18h

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FEMMES
Il peut être intéressant de revoir la première version de ce film tourné en 1950 et qui a fait récemment l'objet d'un «remake». Prévisible mais assez drôle. Un financier qui est convaincu que sa copine est une pure idiote demande à un journaliste de lui donner des leçons de savoir-vivre.
Radio-Québec, 20h

MARIO
Jean Beaudin signe ici un beau film racontant l'histoire d'un adolescent qui invente des jeux guerriers pour distraire son frère muet. Avec Francis Reddy et Xavier Norman Pethermann.
TQS, 21h

TERRE DE FER, CIEL DE CUIVRE
Pour voir quelque chose de différent. Un film turc, très poétique, réalisé en 1987, qui a pour personnage principal un homme qui défend les habitants d'un petit village contre un créancier.
Radio-Québec, 22h

DIMANCHE
SECOND REGARD
Un juif sépharade évoque ses souvenirs d'enfance à Tanger. Également un reportage sur Lalibela, ville sainte d'Éthiopie.
Radio-Canada, 13h

LES INTERNATIONAUX PLAYER'S
La finale masculine.
Radio-Canada, 14h 30

LES FRANCOFOLIES
Spectacle des groupes *Vilain Pin-gouin* et *Les Innocents*, enregistré au Spectrum.
TVA, 19h

DANIEL BÉLANGER
Spectacle de Daniel Bélanger, présenté lors du Festival d'été de Québec.
Radio-Canada, 20h

PIEDS NUS DANS L'AUBE
Documentaire évoquant l'enfance de Félix Leclerc en Mauricie. Les textes, inspirés du livre *Pieds nus dans l'aube*, sont lus par Leclerc et Paul Hébert.
Radio-Canada, 21h
Paule des Rivières

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

David Byrne s'en prend à lui-même



REVOLUTION BALLROOM
Nina Hagen
Mercury Records, 1994

La grande diva teutonne sera au Club Soda le 6 août prochain pour nous présenter son dernier-né, *Revolution Ballroom*. Copine de Johnny Rotten et les Slits, la passionnaria berlinoise avait participé à l'essor du mouvement punk à la fin des années soixante-dix. Véritable figure emblématique, reine de la provocation et de la teinture capillaire verte et rouge, elle connut le succès avec *Unbehagen*, album où elle fit la relecture de *Lucky Number* de Lene Lovitch et sur lequel figure son seul véritable hit, *African Reggae*. Aujourd'hui, la dame, qui chantait le crâne rasé des lunes avant Sinead O'Connor, porte les cheveux longs et noirs et préfère le doux confort de l'île Ibiza aux rues citadines de Londres et de Berlin. Mais sa voix magistrale est intacte. Avec *Revolution Ballroom*, par lequel elle compte enclencher une autre révolution, explique le communiqué de presse, Hagen nous parle du monde en décrépitude (*Pollution Pirates, So Bad*), de sa foi en Dieu et son fils Jésus (*Right on Time, Revolution Ballroom, King Of Hearts*), et d'amour (*L'Amore, Pillow Talk*). Epaulée par Phil Manzanera et Dave Stewart, la chanteuse a délaissé les échantillonnages *house* de son récent *Streets* et se plonge dans la très conventionnelle *dance music*. Mais Hagen a un talent indéniable et *Revolution Ballroom* comporte malgré tout son lot de titres accrocheurs, notamment *So Bad* et la très sensuelle *King Of Hearts*. Espérons que ça lui suffira pour réussir son putsch.

Guylaine Maroist

TREIZE PLUS GRANDES CHANSONS

I Muvrini
Columbia

Après s'être fait bassiner les oreilles avec Petru Guelfucci un hiver durant, la nouvelle vague corse nous parvient sous les traits de mouflons sauvages (des petites chèvres sans peur et sans reproche): I Muvrini. L'énorme différence avec Guelfucci, avec qui Georges Bernardini, le fondateur du groupe, partage l'amour pour le chant polyphonique traditionnel, réside sur la musique. Non seulement on compte cinq choristes dans la formation créée il y a bientôt vingt ans, mais aussi batterie, basse, claviers, percussions, guitares, accordéon, cornemuse et cetera (ce n'est pas une blague mais un instrument corse à 16 cordes!). Un fossé remarquable qui balaye d'une bouffée d'air frais la polyphonie courante. Le dernier-né d'I Muvrini — le septième — a été enregistré lors d'un concert au Zénith à Paris et reprend, comme son titre l'indique, les treize plus belles chansons. Quand on ne connaît pas les autres, on s'en contente très bien. L'équipe de *CBF Bonjour* y trouvera-t-elle son accroche pour les frisquettes matinales de l'automne prochain?

Pascale Pontoreau

CHAUD EN VILLE

MOIST

Grâce à des refrains accrocheurs sur un fond rock passablement musclé mais pas trop grinçant, ce groupe de la côte ouest canadienne a récemment vu son premier disque auto-produit, *Silver*, adopté par la compagnie EMI qui en a vendu 50 000 exemplaires et s'appête à le lancer partout dans le monde. Ils ont une belle énergie, et se permettent même des paroles intelligentes. Pour ceux qui ont manqué Lollapalooza, ou qui voudraient se remettre dans l'esprit de la fête, une semaine après, Moist est le choix tout désigné.

Au Bar D'Auteuil, à Québec, le 1^{er} août, et au Café Campus, à Montréal, le 3 août.



DAVID BYRNE
Luaka Bop/ Sire/ Warner
1994

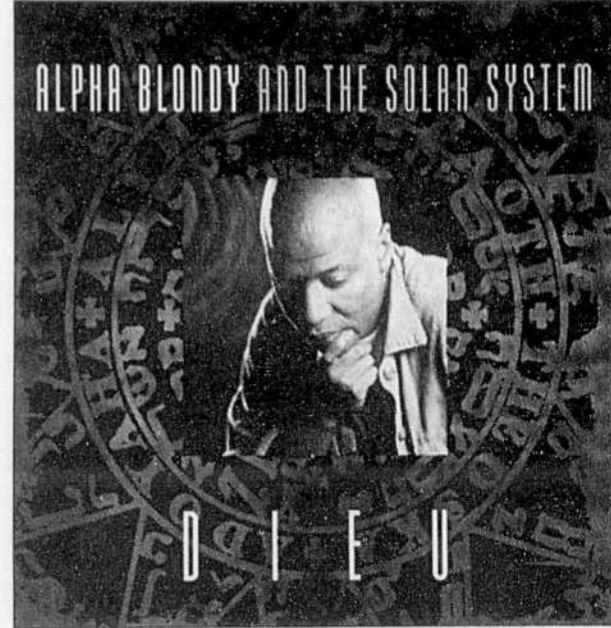
Fin des années quatre-vingt, la tête pensante des Talking Heads prenait la sortie côté vidéo et cinéma. Il réalisait le film *True Stories*, une fresque surréaliste et désopilante de l'Amérique postmoderne, et revenait à ses amours musicales en jouant à l'ethnomusicologue au Brésil. Après avoir compilé ses coups de cœur sur les excellents *Brasil Classics* (Sire 1989), il visite l'avant-garde avec Philip Glass puis l'Asie avec Ryuchi Sakamoto avec lequel il tisse l'admirable trame sonore du *Dernier Empereur*, œuvre de Bertolucci. Cet amateur de costards gigantesques nous revient avec un éponyme, procédure réservée aux premiers albums. Pourtant, c'est son troisième en cavalier seul. Le brillant touche-à-tout vend ainsi la mèche: il s'agit d'un retour aux sources et du plus personnel de ses disques.

Critique sur le monde mineur de l'Amérique moderne, doué du plus déroutant des sens de la dérision, Byrne s'en prend désormais à lui-même. Le passé qui s'envole se résume à ceci:

It's not the ending of the world / It's only the closing of discotheque (A Long Time Ago). Il ne faut surtout pas s'inquiéter pour son éternelle tronche de gosse réprimandé: *There are those who are happy / There are those who are wise / But if is truly the sad people / Who get the most out of life*. L'éponyme traite de sexualité, d'amour, de violence, de la peur et encore de l'Amérique et s'écoute comme on lit un excellent bouquin.

Admirablement réalisé par Arto Lindsay (*Ambitious Lovers, DNA*), Susan Rogers (Prince) et Byrne lui-même, l'album dresse des espaces sonores inhabituels, où l'instrumentation rock s'affranchit enfin de ses propres stéréotypes. Les guitares acides de *Crash* côtoient les rythmes latins de *Sad Song* et *My Love Is You*, les solos de Byrne, rappelant un tantinet la rhétorique de Robert Fripp, s'acoquent de vibraphone, de congas et de marimba. Hors des sentiers verticaux de la musique populaire occidentale. Du grand Byrne.

Guylaine Maroist



DIEU
Alpha Blondy and The Solar System
EMI

Cette fois c'est sûr, Alpha Blondy est devenu fou! Son nouveau disque au nom éloquent de *Dieu* en est la preuve. Il se prend pour le Messie, il n'est pas le seul certes mais le succès et les divers intermèdes en maison de repos ont dû lui monter à la tête. L'enregistrement commence sur des pleurs d'enfants. Pourquoi? Tout simplement parce que Blondy a décidé d'entrer en campagne contre l'avortement. Un joyeux chœur féminin annonce donc *Abortion is a Crime* sur fond de reggae lascif. De quoi il se mêle celui-là? Enfin, il ne fait pas dans la dentelle le père Alpha — Seydou Koné de son véritable patronyme — il tire à boulet rouge sur tout ce qui bouge: le conflit israélo-palestinien (*Dieu*), la guerre en général avec une reprise du *War* de Bob Marley en français dans le texte, la drogue et le sida (*Mon père avait raison*). Quand on trouve un bon filon, pourquoi diantre l'abandonner?

Tout le monde ne commence pas sa carrière avec un titre comme *Opération coup de poing*. C'était en 1981. En une quinzaine d'années, Blondy a vu tous ces albums — et il en pond: *Cocody Rock* en 1984, *Apartheid is Nazism* 1985, *Jerusalem* 1986, *Révolution* 1987, *The Prophet* 1989, *SOS Guerre Tribale* 1990, *Masada* 1992 — certifiés or au bas mot. Pour sa défense on ne peut que citer la qualité de son reggae (il est le seul du continent à en jouer) toujours brut et aérien à la fois, à cheval entre les racines jamaïcaines et le dépeuplement africain. Toujours prompt à soutenir la veuve et l'orphelin, Alpha Blondy semble maintenant tourner en rond bien qu'entouré d'une trentaine de musiciens. Bien sûr on ne dénoncera jamais assez les horreurs du monde mais malgré les chansons, ça continue encore et encore. Il semble que l'Ivorien qui vient de fêter sa quarantaine officielle (!) devrait profiter du tournant pour se poser des questions sur son actuel pouvoir de régénérescence. D'autant que musicalement *Dieu* n'apporte vraiment rien de neuf — aucun titre n'émerge réellement comme sur les précédents albums où l'on trouvait toujours une pièce choc — qu'il chante en français, en anglais ou en wolof, là le bât blesse! Une petite cure de repos peut-être?

Pascale Pontoreau

LES THÉÂTRES EN ÉTÉ

LA GRANGE DES SOEURS DE MARIEVILLE

EL DORADO SNACK-BAR



Imaginez une famille: le père, Guy Mignault, la mère, Suzanne Garceau et le fils, Christian Bégin... Aux prises avec un snack-bar en déclin. On va tout essayer pour «faire de l'argent» dans le but de sortir ce petit snack-bar du marasme financier dans lequel il se trouve... Et, pendant ce temps-là, la clientèle: le commis-voyageur, les travailleurs des environs, le livreur du dépanneur d'à côté, la voisine d'en haut viendront tour-à-tour... Aider??? Supporter??? Donner un coup de main??? Ça aidera peut-être pas le snack-bar à passer au travers... Mais ça va sûrement nous aider à passer une El Dorado de belle soirée!!!
1979, rue St-Césaire, Marieville. Sortie 37, autoroute des Cantons de l'Est.
Rés: (514) 460-2161

Supplémentaires en septembre. Billes en vente dès maintenant.

LE THÉÂTRE DE MARJOLAINE

UN MUSICAL

Dès le 21 juin Folies des années folles un spectacle dans la plus pure tradition du showbiz américain. C'est aussi un voyage Paris-New-York au cours des fameuses «années folles» de l'entre-deux-guerres et une rétrospective en chansons et en danses des différentes tendances de cette époque. Avec Sylvie Boudreau, Danielle Hotte, François Langlois, Sylvie Legault, Joël Legendre, Brigitte Morel et Widemir Normil.

Eastman, autoroute 10, sortie 106
Rés.: (514) 297-2860 et 297-2862

LE FESTIVAL MOLIERE DE CHARLEVOIX

MENAUD MAÎTRE-DRAVEUR

De F.-A. Savard avec Gilles Pelletier et Françoise Graton. Histoire fabuleuse du roman de Félix-Antoine Savard racontée avec brio par deux grands artistes. Eglise Saint-Joseph-de-la-Rive Du 19 juillet au 13 août mardi, mercredi, samedi à 21 h 15
Réservation: Réseau ADMISSION (514) 790-1245 1 800 361-4595
Information: 1 800 MOLIERE
Direction générale: Jean-Yves Gaudreault Direction artistique: Joseph Saint-Gelais



Pour réservation publicitaire,
composez le 985-3322

Claudia Richard et son grand-papa Maurice

La famille. Elle dure quand elle est tendre!

Année internationale de la famille

L I V R E S

À la guerre comme à l'amour

LES AMANTS DE LA GUERRE
Roman par Yves Salgues, 614
pages, Plon

L'EMPEREUR
Roman par Jean Diwo, 478 pages,
Flammarion.

NAÏM KATTAN

Si Tristan et Iseult ou Roméo et Juliette étaient ressuscités à notre époque, comment vivraient-ils leur passion? Comme Christian Séniergues et Sarah Silverstein, semble nous dire Yves Salgues dans son volumineux roman *Les amants de la guerre*. Tout sépare les deux jeunes gens. Christian, un lycéen, encore mineur, appartient à une modeste famille du Périgord. Sarah, de huit ans son aînée, est belle, entourée de soupriants. Son père est un très riche fourreur juif parisien. Consciente de ses privilèges, gâtée, elle parcourt la vallée de la Dordogne dans sa luxueuse voiture sport.

Nous sommes en 1940. La France est occupée par les Allemands. Fuyant Paris et les armées hitlériennes, les Silverstein se réfugient en zone libre, reprenant à Toulouse, leur florissant commerce de fourrures. Christian est amoureux de Sarah et celle-ci ne partage pas sa passion. Il souffre et, de guerre lasse, finit par se fiancer avec Martine, la sœur de Benoît, son meilleur ami. Coup de théâtre: Sarah change d'avis. Saisie à son tour par la passion, elle se donne au jeune homme. Les deux amants oublient le monde et la guerre et vivent leur amour dans la fièvre et la folie.

Le réel résiste. Si la guerre et l'occupation suscitent les passions héroïques, elles mettent aussi à nu les trahisons et les bassesses. Yves Salgues décrit, dans le détail, le déroulement, dans cette région de France, des péripéties de ces temps troublés.

Aveuglé par son amour, Christian abandonne sa fiancée. Son ami Benoît, le frère de celle-ci, se venge. Militant dans la Résistance, il utilise un agent double pour dénoncer aux Allemands Sarah qui se cachait sous le nom de Sabine. Christian aurait pu la sauver s'il avait accepté de donner son ami à la Milice. Il préfère la suivre dans la déportation. Enceinte de lui, Sarah ira mourir dans les chambres à gaz avec le fils qui naîtra entre-temps. Elle aurait pu suivre ses parents à

Londres où son père était devenu un combattant gaulliste si elle ne tenait pas à demeurer auprès de son amour. Pour se rapprocher d'elle, Christian se porte volontaire comme travailleur dans l'industrie militaire en Allemagne.

Libéré par les Américains, Christian apprend la disparition de sa femme et de son fils.

Récit de guerre abondamment documenté, *Les amants de la guerre* met en scène des personnages dont l'aventure n'est ni collective ni historique. Ils sont cupides ou généreux et agissent par amour ou par jalousie. Ils ne comprennent pas eux-mêmes les événements qui pèsent sur leurs destins. Si Sarah est Juive c'est par accident, par un hasard de naissance. Christian est Français parce qu'il est attaché à sa famille et qu'il aime le paysage et la cuisine de sa région. Les deux amants subsistent l'époque sans en prendre la mesure. Sarah disparue, Christian se donne la mort et son ami traître Benoît se suicide.

À l'instar des personnages, les lecteurs assistent en spectateurs aux drames d'une Histoire qui se déroule à distance.

L'Empereur est un arriviste

C'est sur le même fond historique que se déroule l'aventure d'Adrien Anthelme. Adolescent pauvre, sans formation, il suit à Paris Gramont, un écrivain qui l'introduit au monde de Saint-Germain-des-Près. Il devient un magnat de la publicité. C'est la guerre et l'occupation. Adrien est ambitieux et habile. Employé du gouvernement de Vichy, il est aussi actif dans la presse clandestine. Cela lui permet, à la Libération, de prendre possession de plusieurs journaux.

Calculateur, Adrien est rusé, débrouillard. Ses ambitions sont mesurées. Même si ses collaborateurs le surnomment l'Empereur, il n'est, en fait, qu'un arriviste. Il garde une secrète nostalgie de son enfance de pauvre provincial. Cependant, pour atteindre ses buts, il n'est pas scrupuleux sur les moyens. Ses amours ne dépassent pas les petites intrigues.

Jean Diwo évoque le Paris de l'occupation et de l'après-guerre. Il avait apparemment l'intention de dépeindre un fou, un mégalomane à la Hearst ou à l'Orson Welles. Son personnage semble être davantage un débrouillard, un arriviste sans envergure qui sait habilement profiter des circonstances.

Avec la gueule de bois

FRANCIS BACON, ASPECTS D'UNE VIE
Daniel Farson
Collection Le Promeneur
Gallimard, 336 pages



ROBERT LÉVESQUE

Il y a du Oscar Wilde et du Tennessee Williams chez Francis Bacon, composite de brillante affichée et de détresse intime, d'homosexualité fervente et de débauche misérable, de champagne frais et de règlements de comptes violents, d'inspiration vive et de compagnons ingrats.

Tous les trois sont morts seuls, assez malades et dans des chambres d'hôtel, comme dans des accidents furtifs et inexplicables... et pourtant si logiques avec leurs vies de sybarites suicidaires; en 1900 dans un hôtel miteux de la rue des Beaux-Arts à Paris Oscar Wilde, gonflé de champagne, succombait étrangement vite de ce que l'on appela une méningite; en 1983 à l'hôtel Elysée de New York, Tennessee Williams après une cuite s'étouffait avec le bouchon d'un tube de Seconal; en 1992 à Madrid où il allait rejoindre «un Espagnol» et subseqüemment superviser une de ses expositions, Francis Bacon tombait, pneumonie, bronchite et crise cardiaque accumulées.

Un ami de Francis Bacon vient de publier sur le peintre irlandais — l'un des plus importants peintres du siècle, qui échappe aux écoles — un livre plutôt fascinant, qui n'est pas une véritable biographie; Daniel Farson dit qu'il laisse cela à d'autres car il ne travaille pas dans le définitif. Il signe «son Bacon», une chronique du Bacon de Soho, des années de soulographie, bohème arrosée dont les étapes de la vie quotidienne, des années 40 aux années 70, étaient immuables: le French Pub pour le scotch l'après-midi, chez Wheeler pour les huitres et le champagne, le Colony Room pour les pintes de bière et la soirée, le Gargoyle la nuit pour les Fernet-Branca et les bagarres.

Cartographie d'un peintre et de sa cour nomade des miracles, où des débardeurs ont autant de place à table que des lords en gogouette, des photographes de mode ou des pianistes de bar, «queenies» et durs à cuire; description dans le détail d'un gang avec ses manies et ses manières, ses cris et ses crises, ses bravades et ses brouilles. Daniel Farson, à qui Bacon avait interdit de publier quoi que ce soit de son vivant, se permet maintenant bien des indiscretions.

LECTURES D'ÉTÉ

Ceux qui connaissent Francis Bacon, et qui ont vu les rares interviews qu'il a accordées dans son atelier de South Kensington, savent que l'homme était un buveur et un noir humoriste. Devant Pierre Korálnik en 1964, Bacon est si grisé qu'il s'accroche dans les fils de la caméra et s'entourent d'eux comme d'un boa, multipliant les salacités, les vérités acides, je me souviens qu'il disait en riant «l'âge est un jeu perdu d'avance...».

En lisant cette chronique intime et franche de Daniel Farson on reconnaît ce Bacon-là, cynique, joyeux, généreux et à la phrase assassine, «aspects d'une vie» à laquelle il manque cependant — ce n'est pas dans ce livre qu'on trouvera de l'étude et de l'analyse, c'est une parfaite lecture d'été — le Bacon travailleur, le peintre, celui qui n'admettait personne dans son atelier lorsqu'il travaillait, l'artiste qui — c'est essentiel — s'était donné, et avait maintenu contre vents et marées éthériques, une discipline.

Bacon peignait le matin. Farson nous dit: «Francis avait une extraordinaire discipline. Il travaillait dès six heures du matin avec la sauvage concentration qui peut résulter d'une gueule de bois. Il me disait que le fait de boire l'amenait ensuite à travailler avec application et que, parfois, cela lui donnait une sorte de liberté».

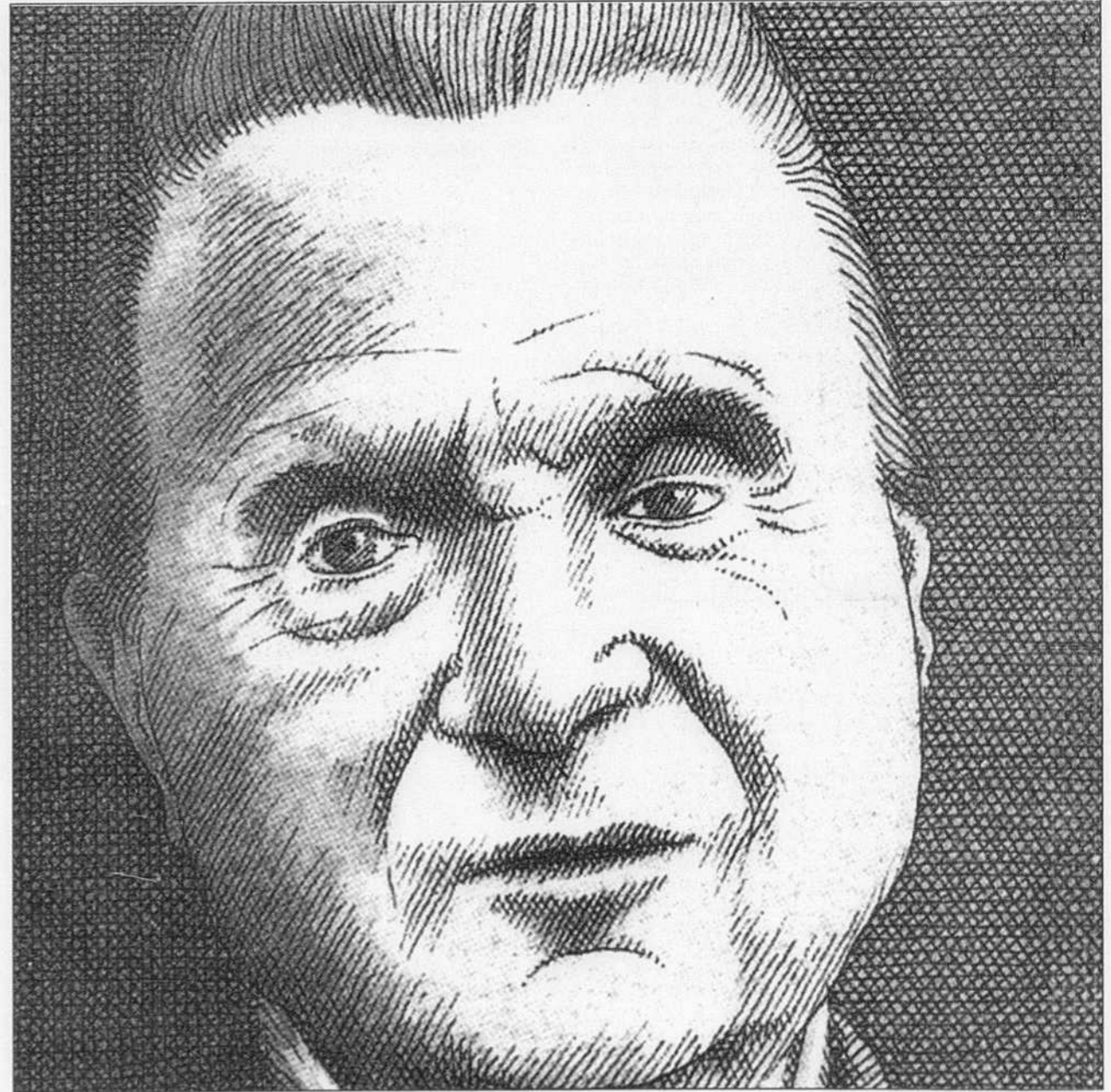
Comme Oscar Wilde avec son cher Bosie, comme Tennessee Williams avec Frank Merlo le petit cheval, Francis Bacon eut parmi ses amants une relation plus tra-

gique. Farson nous éclaire sur la question; il a vécu une amitié de 40 ans avec le peintre. Le «type» de Bacon, son idéal d'homme à aimer, il le résumait à qui voulait l'entendre en disant qu'il cherchait «Nietzsche dans une équipe de foot».

Celui qui eut droit à la relation la plus féroce de Bacon fut Georges Dyer, un type qui avait fait de la maison de redressement dans son enfance, qui était alcoolique, se profilant comme un dur mais un être faible, désespéré, qui dénonça un jour Bacon pour possession de drogue — ce qui était faux, Bacon avait fumé un joint que William Burroughs lui avait reflé à Tanger et n'y retoucha jamais plus. En 1972, lorsque Bacon eut sa première rétrospective au Grand Palais, Georges Dyer se suicida dans la salle de bains de l'hôtel des Saints-Pères le jour où les Pompidou recevaient Bacon à l'Elysée.

Bacon fit un triptyque Georges Dyer: à gauche il est assis sur un siège de toilettes, au centre il est dans un état d'ivresse désespérée sous une ampoule nue, à droite il vomit dans un lavabo. C'est de l'angoisse qui suinte dans des couleurs roses et bleues. C'est d'un lyrisme cru. C'est aussi brutal que la vie. C'est de la coagulation de souffrance. Bacon a peint cela «avec son système nerveux», comme il le disait. C'est du cri-

comme chez Munch mais dans des couleurs si claires qu'on s'y éblouit de douleur. C'est du Bacon. Peint le matin. Avec la gueule de bois.



Francis Bacon.

ILLUSTRATION DE PIERRE LE-TAN

De la guerre à l'enfance

ALLER À ELISABETHVILLE
Jacques Réda, édition Gallimard,
collection L'un et l'autre

PIERRE LEFEBVRE

Aller à Elisabethville est un de ces récits intimistes que trop souvent la critique pressée relègue du revers de la main vers ce champ aux abords plus que flous qu'elle dénomme littérature mineure. Un homme, le narrateur, retourne lors d'une balade à bicyclette, dans la région où il a grandi. Là, tentant de se rendre à Elisabethville, lieu mythique de son enfance où se trouvait, ô merveille, une piscine, il se voit forcé, le temps ayant modifié les routes, les ponts et les voies, de rebroussement chemin.

Ce n'est pas la première fois que le destin se dresse entre lui et cette petite bourgade. Ce sont ses parents

d'abord qui lui interdisent l'accès, jugeant l'expédition à bicyclette vers ce lieu lointain trop périlleuse. Le train apparaît éventuellement un compromis acceptable mais c'est alors une autorité plus brutale, fort peu encline à la médiation, qui confisque les dimanches qui seuls rendaient viable un tel projet. La guerre éclata en effet en cet fin d'été 1939, remettant aux calendres grecques tous les programmes imaginés.

Ce très beau texte de Jacques Réda est donc essentiellement la chronique d'une enfance au temps de l'occupation. La littérature française regorge de ce type de récit, qu'ils soient souvenirs d'enfance, d'adolescence ou même d'âge mûr. Ce qui rend celui de Réda particulièrement émouvant, est qu'au contraire de la plupart des textes de ce genre, *Aller à Elisabethville*, n'est pas la

relation d'un parcours initiatique. À la limite même, il serait tout le contraire, soit celle d'une innocence qui perdure.

Car ici, ce sont d'abord les soldats de plomb, ou de carton, ainsi que leurs conquêtes des territoires que sont les jardins, les escaliers ou les talus, qui font office de réalité, comme si les autres, ceux de chairs et de sang se battant là-bas au loin, n'en étaient que des copies étherées. Bien sûr, avec les années, ceux-ci seront de plus en plus investis de la valeur de ceux-là, au point de les déléter complètement de leur substance, mais malgré cela, ils ne parviendront jamais à conquérir la forteresse de cet univers enfantin.

La prose de Réda est d'une limpidité cristalline. Son ton, d'une simplicité cependant éloquent, est un étrange alliage mi-constats, mi-confi-

dences. Si la nostalgie y perd, ce n'est qu'à peine, tout en sourdine, tout juste assez pour nous laisser entendre, sans appuyer outre mesure, qu'il s'est passé là quelque chose d'important revêtu à jamais.

Avec la fin de la guerre, Elisabethville redevint accessible et c'est cette première visite qui permet à l'enfant de concevoir qu'en cours de route pourtant, comme malgré tout, une brèche, oh! toute petite, a été entamée, que quelque chose a été perdu, mais quoi? on ne saurait dire, tant la saveur en est toujours présente, ni tout à fait écho, ni tout-à-fait souvenir, et c'est sur cette aire d'imprécision que se termine les toutes dernières pages du livre, tandis que notre personnage étendu dans le canot de M. Gadoux se laisse glisser, comme il le fit tout au long du conflit, au gré du courant.

BEST-SELLERS



GUÉRIN

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. UN ANGE CORNU AVEC DES AILES DE TÔLE, Michel Tremblay — éd. Leméac / Actes Sud
2. LES PROPHÉTÉS, Sylvain Trudel — éd. Quinze
3. LE TEMPS DES GALARNEAU, Jacques Godbout — éd. Seuil

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LE NAUFRAGEUR: ROBERT BOURASSA ET LES QUÉBÉCOIS, 1991-1992, Jean-François Lisée — éd. Boréal
2. LE TRICHEUR: ROBERT BOURASSA ET LES QUÉBÉCOIS, 1990-1991, Jean-François Lisée — éd. Boréal
3. FERNAND SÉGUIN, Jean-Marc Carpentier, Danielle Ouellet — éd. Libre Expression

ROMANS ÉTRANGERS

1. UNE ANNÉE EN PROVENCE, Peter Mayle — N.I.L. Éditions
2. SOUVIENS-TOI, Mary Higgins Clark — éd. Albin Michel
3. DERRIÈRE LA PORTE, Alina Reyes — éd. Robert Laffont
4. LE DUEL DES GÉMEAUX, Robert Ludlum — éd. Laffont

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LE SOIN DE L'ÂME, Thomas Moore — éd. Flammarion
2. LES BÂTARDS DE VOLTAIRE, John Saul — éd. Payot
3. LE NOUVEAU MOYEN-ÂGE, Alain Minc, NRF

LIVRE JEUNESSE

1. ILS DANSENT DANS LA TEMPÊTE, Dominique Demers — éd. Québec-Amérique

LIVRES PRATIQUES

1. GUIDE DES FLEURS POUR LES JARDINS DU QUÉBEC, Benoît Prieur — éd. de l'Homme
2. LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1995, Collectif — éd. Larousse

COUP DE COEUR

1. TU NE ME DIS JAMAIS QUE JE SUIS BELLE, Gilles Archambault — éd. Boréal

Galerie des Boutiques, Station de métro Longueuil,
Longueuil (Québec) 677-6525

L I V R E S

Entrevue avec l'éditeur montréalais Chris Oliveros

Publier des bédés, c'est comic

PIERRE LEFEBVRE

Une rumeur plane sur la ville, qui veut que l'édition de bandes dessinées ne soit pas chose viable au Québec. Pourtant, il existe à Montréal un éditeur de 27 ans, dirigeant de son appartement, angle Saint-Viateur et Jeanne-Mance, une maison d'édition publiant un magazine de bandes dessinées qui pourrait se vanter d'être ce qui ce fait de mieux au Québec. Le jeune homme en question se nomme Chris Oliveros et ses activités ne s'arrêtent pas là. Son catalogue contient également six *solo comic books*, c'est-à-dire un format revue permettant à un auteur de proposer son travail de façon périodique, et depuis quelque temps, des albums. Précisons qu'Oliveros fonctionne sans subventions et que ses ouvrages sont non seulement disponibles à travers toute l'Amérique du Nord mais également en Europe et même en Australie.

Le grand avantage de cette maison, penserons sans doute certains, est d'être anglophone, ce qui lui donne directement accès au lucratif marché américain. Cela, bien sûr n'est pas entièrement faux, mais l'arme est pourtant à double tranchant. Car les *comic books* sont en général victime d'une discrimination culturelle encore plus violente que ne l'est la bande dessinée. Ainsi, rares sont les librairies anglophones ou américaines accueillantes sur leurs rayons des *comic books*. Ceux-ci sont donc réduits à un réseau parallèle de *comic book shops*, qui, s'il demeure assez large pour permettre une distribution, et une rétri-

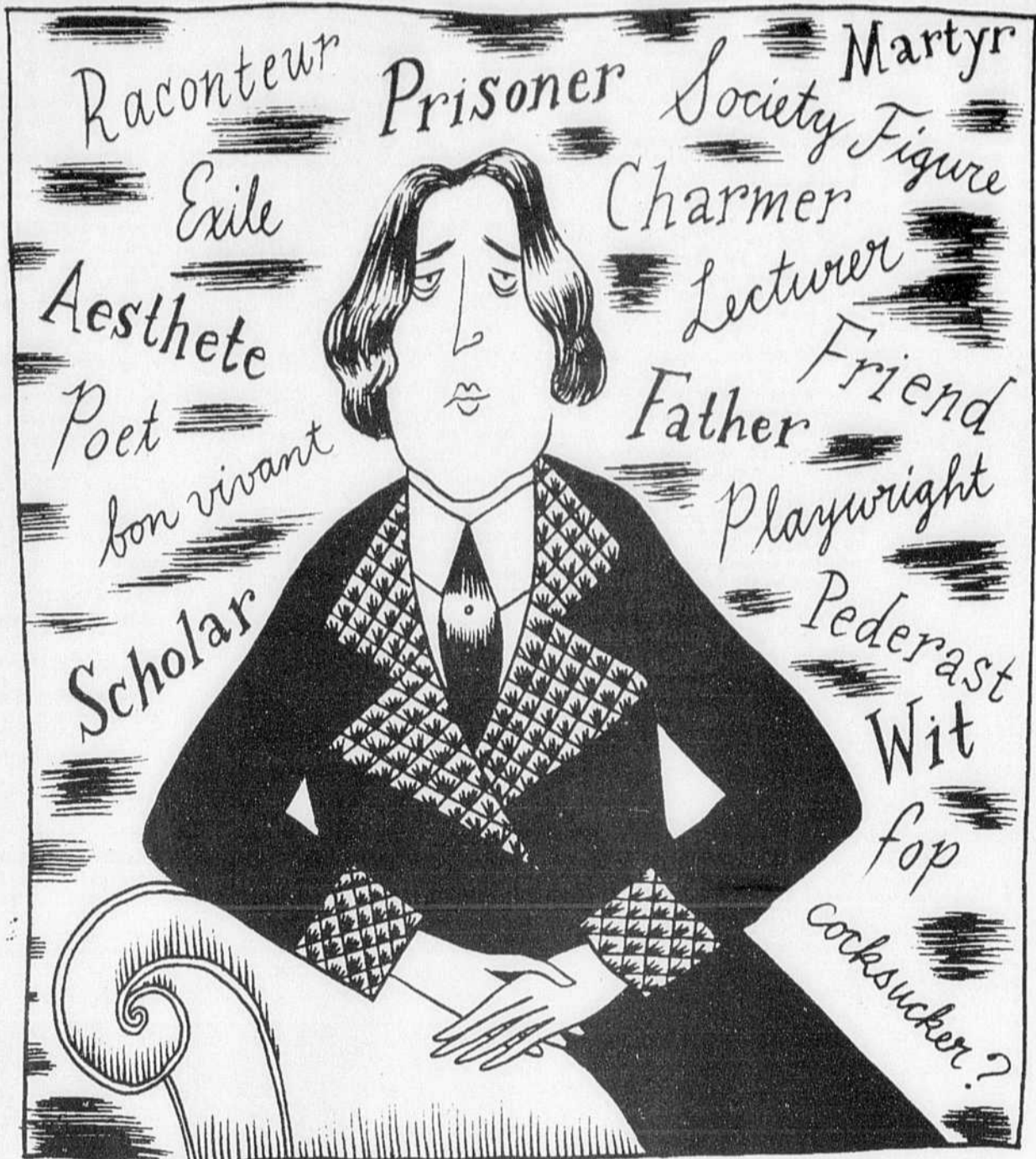
bution, digne de ce nom, n'en demeure pas moins un ghetto qui empêche le médium d'atteindre un public potentiel de non-initiés.

Drawn and Quaterly en est présentement à sa quatrième année d'activités et à l'occasion de la sortie d'une anthologie des meilleurs moments de la revue, j'ai rencontré Chris Oliveros pour faire le point sur son travail.

«Je suis devenu éditeur simplement à cause de ma passion pour les *comics*, explique Oliveros devant son espresso. Pourtant, au début de la vingtaine, mon intérêt pour ce médium a frôlé le zéro absolu, dû à la piètre qualité de ce qui est publié dans ce domaine. Il n'y avait que quelques trucs, par exemple *Raw*, la revue d'Art Spiegelman, qui réveillait en moi la flamme et me laissait entendre qu'il y avait encore de l'espoir pour ce malheureux médium», poursuit-il en souriant.

«Publier un magazine m'apparaissait alors comme une tâche insurmontable. Mais en 1988, je me suis retrouvé au sein d'un projet Jeune volontaire du gouvernement, consistant précisément à publier un *comic book*. Bien que les résultats furent désastreux, je n'en ai pas moins appris le b a ba du métier.»

«Mais ce qui demeure le plus difficile, ce qui me préoccupe le plus, ce ne sont pas, comme je le croyais à l'origine, les problèmes de gestion. C'est plus simplement la recherche de matériel intéressant, précise Oliveros. Plus je publie, plus il me semble difficile de trouver des œuvres qui valent la peine d'être publiées. Au tout début, mon terrain de recherche



«Ce qui demeure le plus difficile, ce qui me préoccupe le plus, c'est plus simplement la recherche de matériel intéressant.»

Bande tirée de *The Best Drawn and Quaterly*, intitulée *8 Pillars of Gay Culture*: Oscar Wilde, dessin de Maurice Vellekoop.

«Plus on travaille dans un domaine, plus on devient critique face à ce dernier. Plus il devient également difficile, par manque d'objectivité, de juger de l'état des choses.»



se limitait essentiellement à l'underground, ou enfin à ce qu'on appelle la scène alternative. Mais il est de plus en plus rare d'y trouver des choses qui vous coupe le souffle. Je dois même avouer que ce que j'ai moi-même publié dans cette veine au cours des dernières années me semble, avec le recul, dans bien des cas, plus ou moins désolant», m'assure-t-il. «C'est la raison pour laquelle je tenais à faire une anthologie, afin de procéder à une sélection, naturelle si je puis dire, ce que la revue a présenté depuis sa naissance. Ainsi, ce que je juge comme l'essentiel des 10 numéros déjà parus se retrouve sous une même couverture. C'est en quelque sorte une façon de boucler une boucle, de remettre le bilan de mes premières armes en tant qu'éditeur», précise-t-il.

«Car plus on travaille dans un domaine, plus on devient critique face à ce dernier. Mais paradoxalement, plus il devient également difficile, par manque d'objectivité, de juger de l'état des choses. C'est la raison pour laquelle je fais désormais appel aux services de Marina Lesenko et de Steve Solomos, qui font en quelque sorte office de comité de lecture. Les courtes histoires qui formaient l'es-

sentiel de *Drawn and Quaterly* me laissaient de plus en plus insatisfait. Il est en effet difficile de développer en deux ou cinq pages un souffle qui entraîne avec lui le lecteur. C'est au fond le même phénomène qu'en littérature. La nouvelle, malgré toute ses capacités, ne peut engendrer les richesses et les réflexions que suggère le roman lorsqu'il est au meilleur de sa forme. Or s'il manque à mon avis quelque chose aux *comics*, c'est bien du coffre», proclame ce jeune éditeur.

«La revue prend ainsi une nouvelle direction et proposera un nombre beaucoup plus restreint de créateurs, mais ils se verront accorder un nombre beaucoup plus important de pages. Il est évident que nous publierons un travail d'une page s'il nous apparaît bouleversant, mais la majeure partie de la revue sera désormais composée de longs récits. Comme peu de créateurs nord-américain s'adonnant à cette pratique, cela m'a conduit à me tourner vers l'Europe, où les travaux de longue haleine sont chose commune depuis longtemps. J'ai ainsi obtenu des éditions Casterman un extrait de *C'était la Guerre des Tranchées* de Tardi et des Humanoides Associés, un extrait de *Soir de Paris* de Petit-Roulet, qui sont tous

deux pratiquement inconnus en Amérique du Nord, à l'exception bien sûr du Québec. Je prend évidemment plaisir à introduire ces auteurs au public anglophone, et je traduirai sans doute à nouveau des œuvres déjà publiées en France, ou en Espagne, comme il m'est arrivé de le faire avec un auteur Catalan nommé Marti, mais mon intérêt n'est pas tant de faire de la revue un carrefour international que de publier de bonnes histoires, point à la ligne. Ce sont les artistes qui m'importent, non les territoires.»

Ce désir de renouvellement amène même Oliveros à s'aventurer un peu au-delà du domaine strict de la bande dessinée. «Je tiens à transgresser l'homogénéité du matériel de la revue», dit-il «en offrant une section d'illustrations et d'esquisses, où les dessinateurs pourront non seulement proposer des travaux exclusivement graphiques, mais également une réflexion sur leur propre processus créatif. Le premier à bénéficier de cet espace sera le Montréalais Luc Giard. Ses influences graphiques embrassent un espace des plus vastes, allant de Giacometti à Jasper John, il m'apparaît comme le candidat idéal pour ce type d'expérience», conclut-il.

Lecteur au bord de la crise de nerfs

PEDRO ALMODOVAR

Conversations avec Frédéric Strauss, Paris, Cahiers du cinéma, 1994, 160 pages.

MARCEL JEAN

Ouvrage paradoxal que ce recueil d'entretiens avec Pedro Almodovar. Paradoxal parce qu'on y oscille entre l'admiration et l'exaspération, entre la jubilation et l'ennui. C'est qu'il y a deux livres d'inégale qualité dans cet ouvrage; d'abord un merveilleux livre d'images, puis un alignement de questions et de réponses d'intérêt très limité.

Alors, si on est immédiatement subjugué par l'admirable travail de l'éditeur qui a su, en créant une maquette aussi éclatante qu'éloquente, projeter violemment le lecteur dans l'ambiance des films de l'ambassadeur des nuits madrilènes, le charme est rapidement rompu par la monotonie du texte. Sans qu'on sache avec certitude qui blâmer (celui qui pose les questions ou celui qui y répond) les propos d'Almodovar restent en surface de son univers.

J'ose pourtant croire qu'il y avait davantage à faire dire à l'auteur de *Femmes au bord de la crise de nerfs* et de *Kika*. Comme par exemple sur la comédie (p. 82), lorsque Strauss, plutôt que de demander au cinéaste de préciser sa pensée et d'étayer ses affirmations, préfère passer tout bêtement à autre chose: «J'aime beaucoup le début du film...» Même chose plus loin (p. 132) lorsqu'Almodovar amorce une critique des *reality shows*. A peine le sujet est-il abordé que Strauss s'empresse d'amener la discussion sur un autre terrain. Cette étrange dynamique donne à l'ensemble un caractère décousu et anecdotique.

On comprendra que ces conversations entre Frédéric Strauss et Pedro Almodovar n'ont pas de quoi convaincre ceux qui doutent de la réelle valeur de films comme *La loi du désir* ou *Talons aiguilles*. Au contraire, le clivage existant ici entre la qualité du texte et celle de l'iconographie va dans le sens des réserves de ceux qui ne voient dans la popularité du cinéaste qu'un effet de mode. Il est pourtant dommage d'en rester là. Les images du livre mériteraient mieux. Et les films aussi.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE
C'ÉTAIT MONTRÉAL
EN
1994

LE DEVOIR

L.L. LOZEAU

Participez autant de fois que vous le désirez. Les meilleures photos seront publiées chaque mardi. Tous les supports sont admis.

- 1er prix: un objectif zoom Sigma 28-200 mm d'une valeur de 400 \$
- 2e prix: un sac-photo Lowe Pro d'une valeur de 150 \$
- 3e prix: un trépied Manfrotto d'une valeur de 100 \$

Les épreuves doivent être envoyées à:
C'était Montréal en 1994

a/s Le Devoir

2050, rue de Bleury, 9e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9

Chaque épreuve doit porter le bon d'identification suivant à l'endos.

Breve description du sujet

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone

Le prix sera attribué par un jury qui sélectionnera les meilleures soumissions à chaque semaine. Le Devoir publiera cette sélection tous les mardis du 19 juillet au 30 août inclusivement. Les photographies seront acceptées jusqu'au 23 août, le sceau de la poste faisant foi de la date d'envoi. Les gagnants seront avisés par téléphone et leurs noms seront rendus publics le 30 août. Les participants qui désirent récupérer leurs épreuves doivent joindre à leur envoi une enveloppe pré-affranchie et pré-adressée. En l'absence de cette enveloppe, les photographies seront jetées. Les règlements de ce concours sont disponibles aux bureaux du Devoir.



LES ARTS

ARTS VISUELS

L'art se jette à l'eau

EAU, INFINITÉ DES POSSIBLES
Sur le site du Bassin Bonsecours du Vieux-Port de Montréal.
Jusqu'au 5 septembre

MONA HAKIM

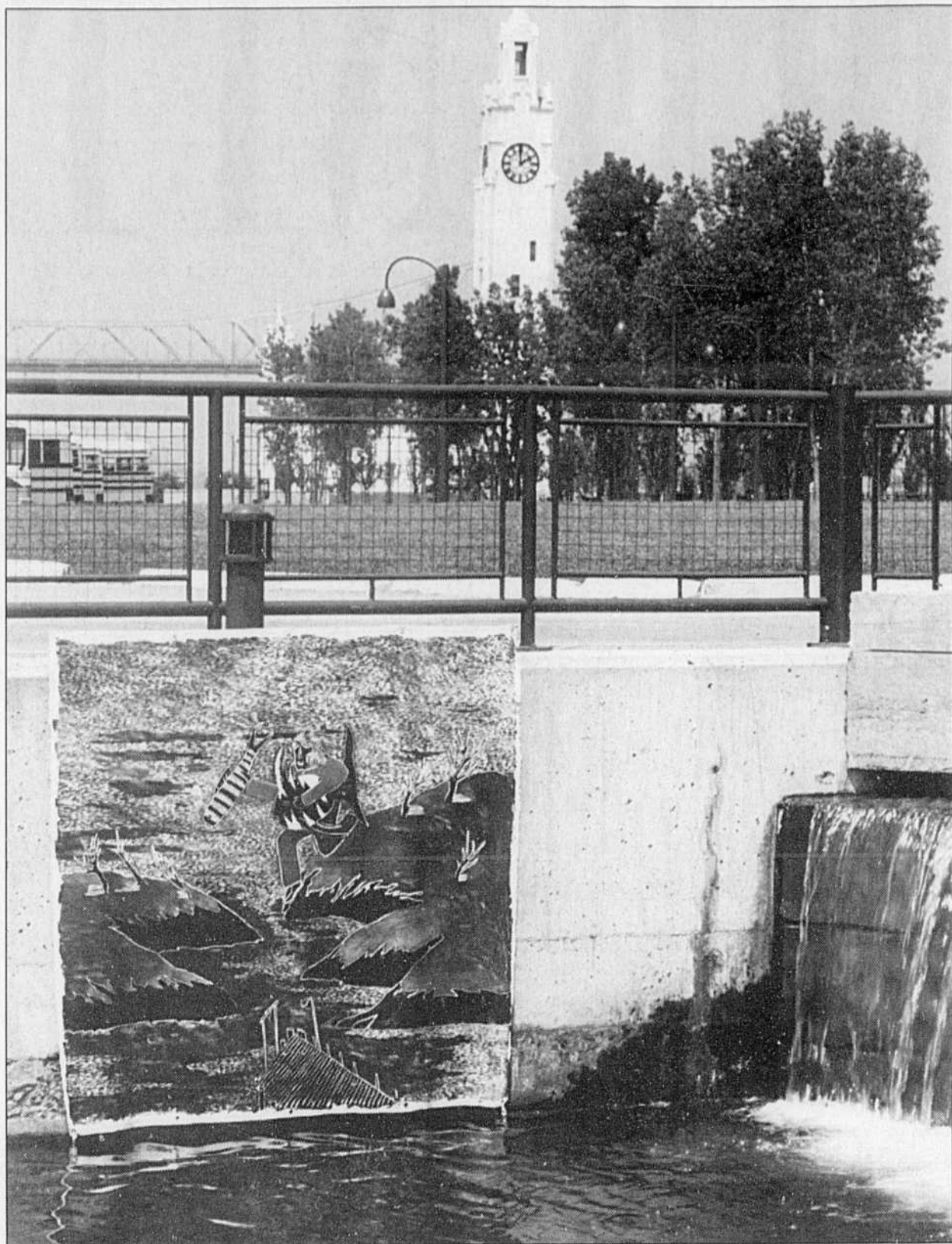
Contre gré et marée, cet été l'art prend l'eau. D'abord au Vieux-Port de Montréal avec *Eau, infinité des possibles*, événement célébrant le cinquième anniversaire de la galerie Occurrence. Et aussi à Granby, avec *L'art et l'eau, rencontre continentale*, chapeauté par le centre Haut troisième Impérial. Dans les deux cas, des artistes d'ici et de l'extérieur ont plongé tête première dans des ondes tantôt fluides, tantôt houleuses. Toute une aventure.

Sur le superbe site du Bassin Bonsecours, 14 artistes du Nouveau-Brunswick et du Québec se voient. Les Guy Duguay, Yvon Gallant, Louisa Barton Johnson, André Lapointe, Raymond Martin et Pat Schell furent sélectionnés parmi les membres de la galerie Sans Nom de Moncton. Du Québec, les Pierre Bourgault, Nicole Houle, Pierre Fournier et Yves O'Reilly sont des habitués d'Occurrence. Comme artistes invités: Pierre Granche, Kevin Kelly, Tim Dolla et Vita Plume (Nouveau-Brunswick). Des 13 œuvres, plus de la moitié trempe littéralement dans l'eau alors que les autres séjournent sur la terre ferme. Objets monumentaux, discrets, au ras du sol ou pointant vers le ciel, il y en a pour tous les goûts. Le site est vaste, le parcours aisé et captivant.

Parmi les travaux à retenir, notons entre autres *Zone de déplacement* de Pierre Granche. Construite pour le musée du Québec en 1992, cette embarcation évoque l'enfermement, le huit clos, la liberté refrénée. Accosté ici sur les eaux stagnantes du bassin juste en face du Marché Bonsecours, le navire épouse à merveille la forme longitudinale du bâtiment historique. Comme à son habitude, Granche ne fait pas que réactualiser l'histoire, mais profite plus que tout de l'architecture de la ville.

Quant aux trois petits bateaux de Pierre Bourgault, ils nous rappellent encore une fois la portée humaniste de cet excellent artiste. Il faut savoir que deux d'entre eux furent récupérés par hasard sur l'Atlantique après leur largage antérieur dans la mer de Terre-Neuve. Objets poétiques, ils portent en eux l'expression de la mer comme moyen de transport et surtout de communication. Plus loin, Yves O'Reilly a planté trois stèles de verre à mi-profondeur d'un effluent en hommage aux noyés de la mer. L'effet produit par le soleil, le verre et l'eau est fascinant. Selon les points de vue, des urnes gravées sourdent miraculeusement à la surface des ondes. A observer attentivement.

Soulignons également le travail inusité de Guy Duguay constitué entièrement de poissons boucanés. Sorte de tente-pyramide en hommage à la mer porteuse de ressources, la sculpture a dû être remise après avoir servi de festin gargantuesque à la horde de goélands affamés. C'est ce qu'on appelle une œuvre en mutation



Des 13 œuvres exposées au Bassin Bonsecours dans le Vieux-Montréal, plus de la moitié trempe littéralement dans l'eau. On aperçoit ci-haut l'œuvre de Raymond Martin.

pour le moins sensible et éphémère.

Duguay n'a pas été le seul à abdicquer. Nicole Houle a dû retirer ses oiseaux à la suite de vandalisme humain. Autres embûches: les violents orages qui sévissent à répétition depuis le début de l'été. Inutile de dire que les œuvres en prennent pour leur rhume. À l'avenir, les artistes expérimentés en art public (nombreux ici) sauront que plumes, fourrure, matériaux raffinés et tableaux polychromes ont une sainte peur de l'eau. Et comme si ça ne suffisait pas, le Festival Juste pour rire a barricadé le site d'exposition pour la durée de leur prestation. Ainsi vont les priorités.

L'événement était en soi un défi. Mais, les artistes vous le diront, l'expérience inestimable qui en découle

et la grande visibilité publique des œuvres valent tous les risques de l'odyssée.

L'ART ET L'EAU, RENCONTRE CONTINENTALE
Lac Boivin, parc Daniel-Johnson, Granby. Jusqu'au 5 septembre

Pour la rencontre art et eau, le Haut troisième Impérial a fait les choses en grand. Une ouverture époustouflante avec sept «performeurs» du Québec, d'Uruguay, de Saskatchewan et du Mexique, et des installations d'artistes québécois et internationaux sélectionnés par le conservateur invité Domingo Cisneros. Artiste amérindien d'origine mexicaine, Cisneros est reconnu à travers le monde pour son engagement social et sa volonté farouche

d'un croisement art-nature. Rien d'étonnant à ce que les huit installations émergent toutes du Lac Boivin — lac artificiel situé étonnamment en plein cœur de la ville — s'imprègnent pour la plupart d'un propos nettement écologique.

Parmi les œuvres bien visibles à partir du parc aménagé sur un versant du lac, retenons *Les voiles d'Hatuey* de Silvano Lora (République Dominicaine), exubérantes dans leurs couleurs et graphismes exotiques, plus nostalgiques dans leur nomadisme limité aux rêves. Celle d'Edward Poitras (Saskatchewan) nous séduit par la beauté de ses continents verts flottant sur l'eau et fait grincer les dents par la coupe drastique des arbres qui a fait des Amériques un vaste terrain de golf. Plus loin, il est

apaisé de voir tanguer sur l'eau les fagots effilés et colorés de Danyèle Alain (Québec). Cette lente mouvance du cycle de la nature ressemble à une note d'espoir. Tout au bout du parcours, l'œuvre minimale du grand artiste Juan Geuer (Bolivie-Ontario) figure parmi les plus intéressantes. Quinze miroirs d'aluminium tracent un sentier à la surface de l'eau. Une chaise cramponnée au sol permet de mieux contempler la perspective à l'infini de ce sentier en continue transformation. Avec peu de moyens, c'est toute notre perception des choses et notre sens de la troisième dimension qui sont ici exploités et questionnés. Ont plongé également à l'eau, le travail des Pierre Tardif (Québec), Royce Dendler (États-Unis), Yves Gendreau (Québec) et du «performeur» Michel St-Onge.

Concluons sur un fait cocasse. Pour accompagner un article sur l'exposition, le quotidien local *La voix de l'Est* a décidé de publier le corps flambant nu de Daniel Campeau photographié lors de sa performance à l'événement d'ouverture. Résultat: tollé de la part des lec-

teurs et justification d'usage de l'éditorialiste Valère Audy. Ce dernier traite Campeau d'exhibitionniste et défend du coup son initiative de publier la photo afin, prétend-il, de provoquer chez le public un questionnement face aux subventions accordées à ce type d'art. En choisissant le cliché d'une seule minute de performance parmi la gamme d'œuvres présentées, le journal a pratiqué avec brio l'art du sensationnalisme. Ce type d'art est-il admissible aux subventions?

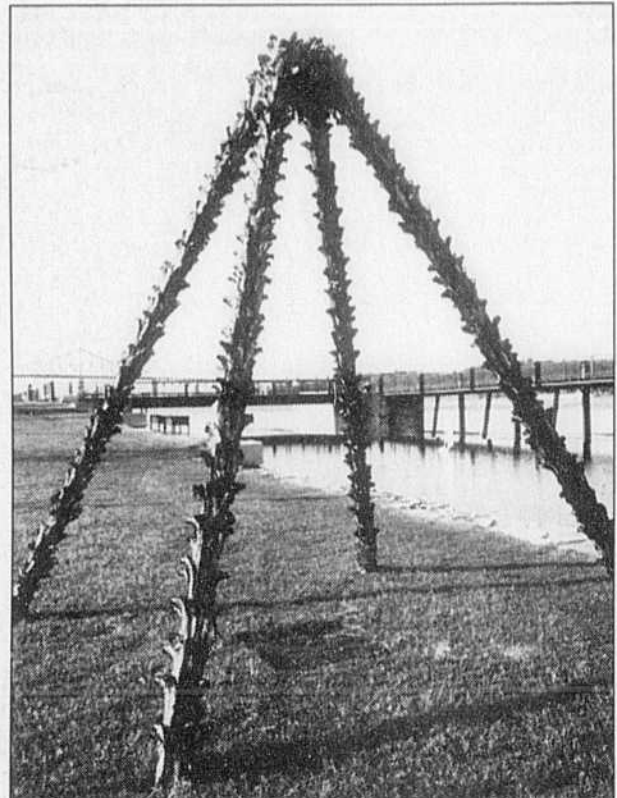


PHOTO NORMAND RAJOTTE

En hommage à la mer porteuse de ressources, Guy Duguay a créé une œuvre constituée entièrement de poissons boucanés. La sculpture a dû être remise après avoir servi de festin à une horde de goélands affamés.

ANTIQUAIRE

Antiquités Parent Moquin

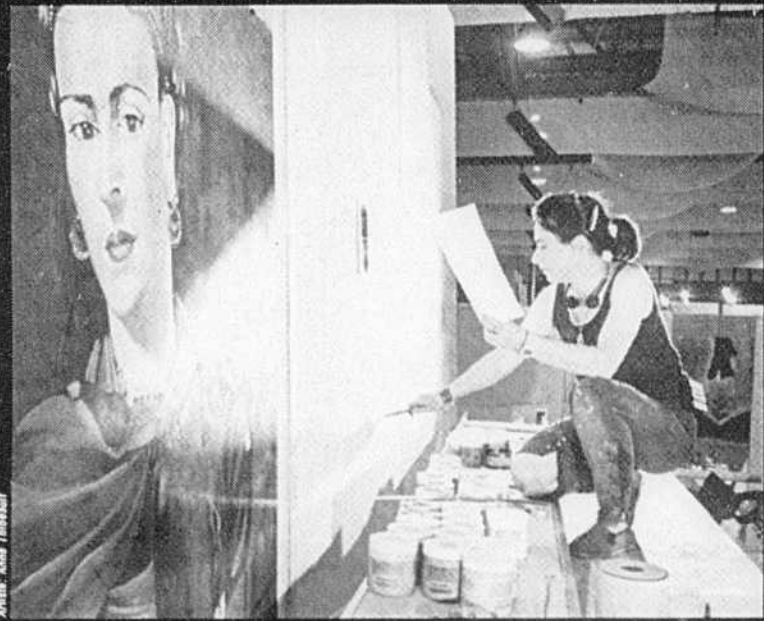
Michelle Parent • Marielle Moquin

ACHAT • VENTE • ÉCHANGE • LOCATION

1650 rue Notre-Dame ouest, Montréal
tél.: 933-9435

POUR RÉSERVATION PUBLICITAIRE,
COMPOSEZ LE
985-3322

MÉMOIRE MIROIR



LE SYMPOSIUM DE LA JEUNE PEINTURE AU CANADA
à Baie-Saint-Paul du 5 août au 5 septembre 1994

Une expérience unique de création
16 grands formats
Une rencontre des artistes d'ici et d'ailleurs

Le public est invité entre midi et 18 h 00
Visites guidées tous les jours

OUVERTURE 5 AOÛT 1994 à 17 h

PROGRAMMATION DE LA SEMAINE FLEUVE-MÉMOIRES

6 août: René Derouin, Visite de l'installation: "Fleuve-Mémoires" Centre d'exposition, 16h.

7 août: Michel Saulnier, "Parcours d'artiste", Site, 16h

• À VENIR

CONFÉRENCES SUR LES ÉCOSYSTÈMES

13 août: Nicole Paquin et **14 août:** Yvon Dubé

• SPECTACLES

12 août: Mario Brassard, Auteur, compositeur, Site, 16h.

• À NE PAS MANQUER

du 31 juillet au 28 août, nos Concerts Classiques

"BRIQUES ET CAFÉ"

Dimanche à 11h., Centre d'exposition.

Site du Symposium, 11 rue Forget, Baie-Saint-Paul
Pour informations: 418-435-3681



«On pourrait se voir quand vous serez libre.»

■ **ROY LICHTENSTEIN**
Pavillon Jean-Noël Desmarais
jusqu'au 4 septembre

Organisée et mise en circulation par le Musée Guggenheim de New York, l'exposition Roy Lichtenstein réunit quelque 140 œuvres du grand maître du Pop Art. Une rétrospective à couper le souffle.

■ **JIM DINE: DESSINS DE LA GLYPTOTHÈQUE**
Pavillon Benaiah Gibb
jusqu'au 11 septembre

Cette exposition, organisée par le Madison Art Center (Wisconsin), réunit une soixantaine de dessins de l'artiste américain Jim Dine. Inspiré par les sculptures gréco-romaines de la Glyptothèque de Munich, passionné de dessin et de la forme humaine, Jim Dine est parvenu par la liberté et la force de son trait à insuffler la vie à ces œuvres de pierre. À voir absolument.

■ **SERGE TOUSIGNANT: PARCOURS PHOTOGRAPHIQUE**
Pavillon Benaiah Gibb
jusqu'au 18 septembre

L'artiste québécois Serge Tousignant nous présente vingt ans de travail photographique original. Une exposition organisée par le Musée canadien de la photographie contemporaine à Ottawa.

■ **TAMARA DE LEMPICKA**
Pavillon Benaiah Gibb
jusqu'au 2 octobre

Nus aux formes plantureuses, portraits d'hommes affichant leur réussite sociale, femmes sophistiquées... c'est toute l'élégance et la séduction des années vingt qu'on retrouve dans cette exposition des tableaux de Tamara de Lempicka.

Visites commentées

Tous les mercredis

Roy Lichtenstein
en français: 11 h, 11 h 30 et 18 h
en anglais: 14 h et 17 h 30

À la découverte de la Collection permanente
en français: 14 h; en anglais: 11 h
Gratuit avec droits d'entrée à l'exposition ou à la Collection permanente, selon le cas.

Dimanches-Esso

Tous les dimanches

Vous avez toujours rêvé de créer des bandes dessinées? Pendant l'exposition Roy Lichtenstein, devenez bédéiste pour une heure en participant aux ateliers Dimanches-Esso. Carrefour, Pavillon Jean-Noël Desmarais: 13 h, 14 h, 15 h et 16 h

Le Musée est ouvert du mardi au dimanche, de 11 h à 18 h; le mercredi, jusqu'à 21 h.

Devenez Amis du Musée et entrez gratuitement en tout temps!

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec). Info: (514) 285-2000
Autobus 24 ou métro Guy-Concordia





PHOTO: ALAIN LAFOREST © CCA
Saint James en arrière-boutique...

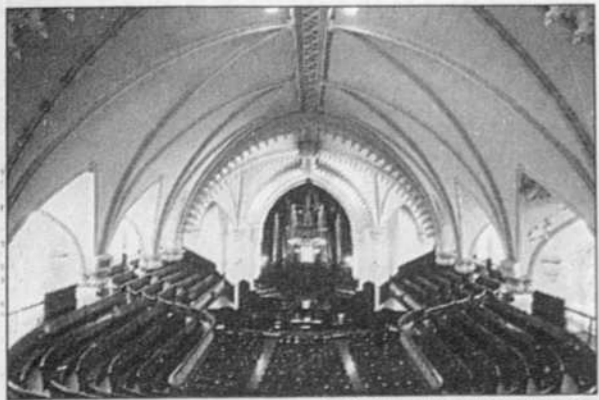
Sortir le temple des marchands

Ceux qui n'ont jamais eu la curiosité de passer le portail de l'église Saint James à partir de la rue Sainte-Catherine (coin City Councillors) levez la main... Ouh la! Vous êtes nombreux, dites donc, à ne pas savoir ce que vous manquez! C'est vrai qu'une barre de commerces la séparent de la rue et la cachent complètement à la vue des piétons, mais cette église de style néogothique réserve de belles surprises à ses visiteurs. Dont sa disposition intérieure en amphithéâtre, conçue pour s'adapter aux rites méthodistes. Cet espace intimiste autant qu'aéré porte à la communion plus qu'à l'élévation et s'avère idéal pour les concerts. C'est l'un des nombreux attraits de ce lieu de culte de l'Église unie, bâti en 1887-1889 par Alexander F. Dunlop (1842-1923) et classé monument historique en 1975.

Oui mais voilà: Saint James a besoin de travaux de réfection, évalués par les experts à un total de huit millions. Le toit en ardoises et cuivre a été refait l'an dernier. Reste le recouvrement extérieur de grès rouge avec garnitures grises et vertes — tellement poreux et fragile qu'il risque de retourner poussière sous le choc d'une rénovation trop brutale. Sans parler de l'intérieur. Or, «notre paroisse est minuscule, à peine 300 fidèles...», note le révérend père Hutchison, le regret dans la voix. Cas de figure plus que courant dans le Québec actuel: un curé, une poignée d'ouailles et leurs amis se retrouvent chargés de sauver de l'écroulement un trésor architectural aux dimensions monumentales, qui appartient en réalité à chacun d'entre nous. Et les subventions gouvernementales sont insuffisantes.

À Saint James, les responsables, pleins de foi et d'espérance, ne désarment pas. «Vue notre situation en plein centre-ville, voilà des années qu'on espère un sauveur, un promoteur dans le style de celui qui a construit les galeries marchandes sous Christ Church et qui assumerait une part des rénovations...», explique le père Hutchison. En attendant le messie, qui ne se décide pas, il faut agir. Alors, on cherche des idées rentables, on organise des concerts, on loue une salle pour un tournage. Et puisque les magasins qui séparent Saint James de la rue appartiennent à l'église, on continue d'en empocher les revenus locatifs.

Cadeau du ciel, que ces loyers? Cadeau du diable, plus certainement. «Pour mettre vraiment Saint James en valeur, explique le révérend, notre rêve est de pouvoir démolir un jour tous ces magasins. Hélas, nous avons besoin d'eux, car ils nous rapportent quarante pour cent de notre budget d'entretien.» Dilemme diabolique s'il en est. Car tant que des commerces cacheront la superbe façade de l'église, son portail en ogive, sa rosace, il sera bien difficile de convaincre la population qu'un trésor est là qui doit être sauvé. Sortir le marchand du temple, ça peut toujours se faire. Mais sortir le temple des magasins... S.G.



...et son intérieur divin.

PHOTO: ALAIN LAFOREST © CCA

FORMES

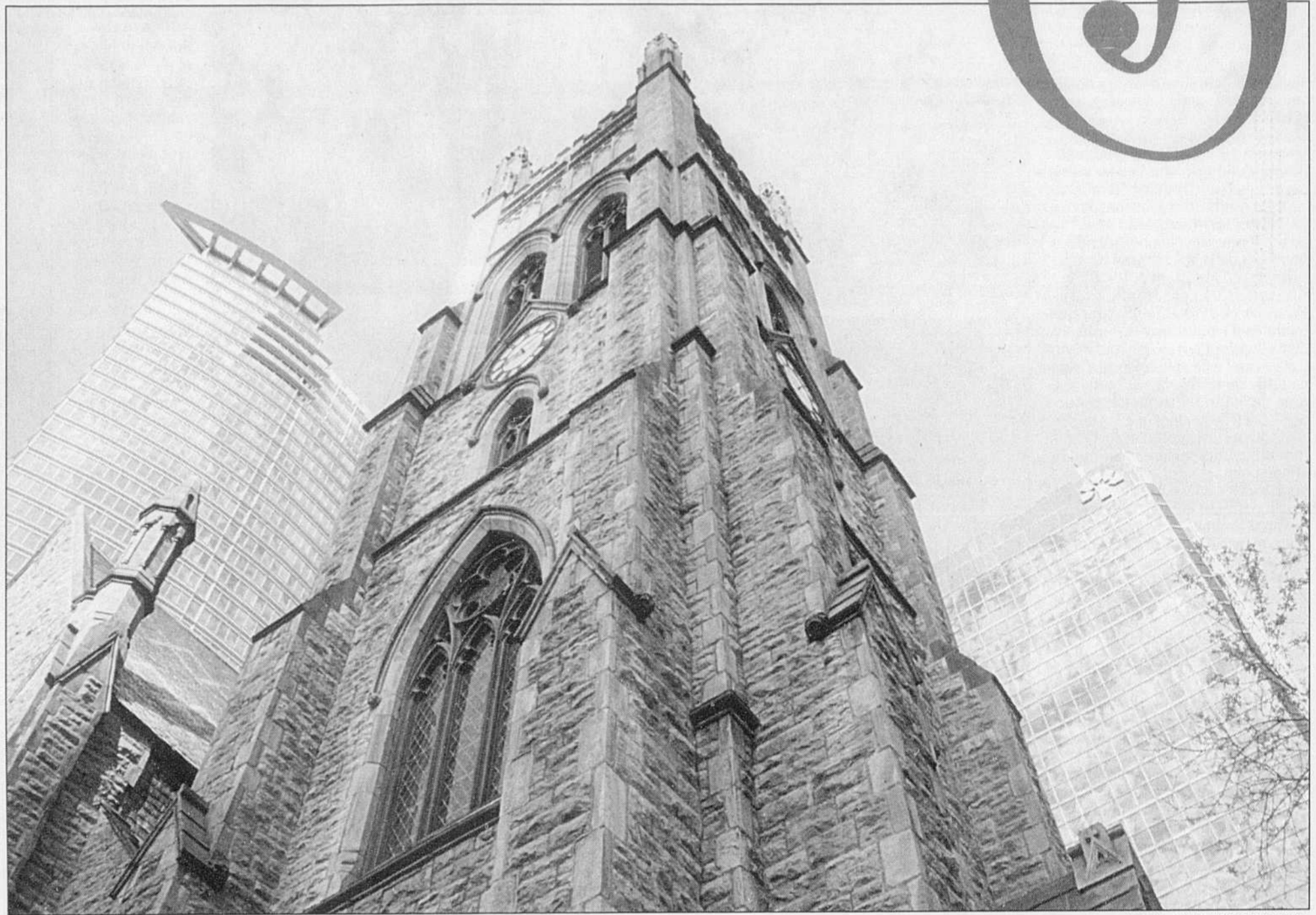


PHOTO: ALAIN LAFOREST © CCA

L'équerre et le Goupillon

ou comment se bâtirent les églises avant 1939 au Québec

SOPHIE GIRONNAY

Voilà plus de vingt ans que Raymonde Gauthier se passionne pour l'architecture religieuse. «Avec mes recherches sur les tabernacles en plein milieu des années 70, je passais pour une vraie quêtaine!», rigole-t-elle, gaillarde. Ce qui n'a pas empêché l'historienne — qui enseigne l'histoire de l'architecture à l'UQAM depuis 1976 — de persévérer dans cette voie... impénétrable. Elle vient même de publier (chez Libre Expression) *Construire une église au Québec, L'architecture religieuse avant 1939*. Une synthèse d'envergure qui prouve entre autres de manière éclatante que Raymonde Gauthier n'a rien d'une grenouille de bénitier.

«Avec ce livre, mon but a été de dissocier les églises de la religion.» Dans le processus de leur construction, montre-t-elle, ce furent les questions pragmatiques d'abord qui entrèrent en ligne de compte. «Quant à la notion de bâtir pour la plus grande gloire de Dieu, je crois qu'il faut oublier ça!»

Peu intéressée par l'étude des styles et ce qu'elle surnomme, un brin agacée, «la comparaison de corniches et de pentes de toit», Raymonde Gauthier adopte une perspective encore assez neuve au Québec, celle de l'histoire sociale de l'architecture.

Les copropriétaires du bon Dieu

«J'ai voulu montrer combien l'église a été le produit d'un petit milieu social. C'était la seule chose que tous les gens d'une petite communauté donnée possédaient en commun.» Dès la fin du Régime français, en effet, la Loi des fabriques de 1791 codifie les procédures que les habitants doivent suivre pour se constituer en paroisse ou pour ériger une église nouvelle. Ils en demandent permission à l'évêque qui décide de la pertinence de la construction et aussi de son emplacement. (Le choix du site provoque parfois querelles et contestations car chacun veut avoir l'église près de chez soi, pour profiter de l'essor urbanistique que sa présence entraîne fatalement.)

Les paroissiens s'élisent ensuite des représentants, ou syndics, chargés des opérations financières. Le coût total des travaux est évalué à l'avance par l'architecte. On les finance, le plus souvent, grâ-

ce à la dite «répartition légale», une sorte de taxe payable par chaque paroissien, calculée au prorata de ses biens fonciers et dont le paiement s'étale sur des années, 35 ans parfois.

Respecter le devis est donc primordial. Et les entrepreneurs s'engagent devant notaire à ne pas dépasser les coûts fixés; ils vont jusqu'à mettre en garantie leur propre propriété! (Ah, si c'était comme ça aujourd'hui...)

«L'église a été longtemps le seul équipement collectif qu'on avait, remarque Raymonde Gauthier. Un bâtiment communautaire qui devait être rendu à la collectivité. C'est pourquoi, d'ailleurs, en tant qu'historienne, ça ne me gêne pas qu'aujourd'hui on pen-

se sur le tas, en maîtrisant l'art de la proportion d'abord sur une petite échelle, en construisant un autel, puis en grossissant leur champ d'expertise.»

L'architecte créateur, tel qu'on le conçoit de nos jours, n'apparaît qu'à la fin du XIX^e siècle, avec les écoles d'architecture où il était formé. C'est aussi l'époque où les paroisses urbaines, plus denses et plus riches, se lancent dans une escalade de constructions ambitieuses et novatrices. On tâte de l'acier, du béton, du néobyzantin...

Malgré ces envolées, nous dit Raymonde Gauthier, l'église québécoise d'avant 1939 restera fondamentalement une variation à partir des mêmes bases formelles. Le plus souvent, et en collaboration avec leur client, les architectes pigent leurs plans dans des livres de modèles dits «pattern-books», d'abord venus d'Angleterre puis des États-Unis. «Un peu comme une couturière et sa cliente choisissent une robe dans un catalogue, puis l'adaptent en modifiant le col ici, la manche là.»

Parce qu'il désignait le site et aussi, souvent, l'architecte, c'est l'évêque en définitive qui semble avoir dominé tout le processus. On ne peut guère pour autant parler d'une «architecture épiscopale», comme le précise Raymonde Gauthier: «Dans toute la correspondance des évêques — et j'en ai lu un méchant paquet, dont les dix-sept volumes de Mgr Bourget! — je n'ai croisé aucune allusion directe à l'esthétique. J'en tire l'impression que les évêques traitaient toutes ces questions de construction un peu en sous-main.»

Au diable les chicanes de gargouilles. On décidait de bâtir à neuf d'abord parce qu'une église devait pouvoir contenir tout son monde et qu'en ces années les chrétiens croissaient et multipliaient. On préférait un modèle qui avait fait ses preuves et un architecte qu'on savait capable de construire solide et durable, parce qu'on avait peu de moyens.

Bref c'est à se demander, à voir comme tant d'églises du passé sont d'admirables réussites architecturales et des merveilles de proportions, s'il n'y a pas eu un peu de miracle là-dessous... Mais cela, bien sûr, Raymonde Gauthier n'est pas prête à l'envisager: «Finalement, dit-elle, la construction d'une église n'a rien à voir avec la religion. Elle est déterminée par des questions de démographie, d'urbanisme, de transmission des idées... Et c'est ça qui est intéressant!»

Mgr Ignace Bourget écrit au curé Brunet:

«Vous recevrez avec la présente l'approbation du plan de votre église paroissiale. Elle sera j'en suis certain acceptée avec le même esprit qui l'a dicté; car je n'ai pensé, en la donnant, qu'au plus grand bien de la paroisse.

«Je demande à Dieu d'envoyer son ange de paix pour détourner d'une paroisse que j'aime tant l'horrible fléau de la discorde. Je prie pour qu'aucun de ses paroissiens n'ait le malheur de se donner en opposition à la belle et sainte œuvre de la bâtisse d'un temple à la gloire de Dieu.»

se à subventionner un peu plus, avec nos impôts, la rénovation des églises. À condition de les faire servir aussi à d'autres fins que religieuses. Par exemple, elles font de parfaites salles de concert; leurs intérieurs s'inspirent directement des théâtres à l'italienne.»

Sur catalogue...

Premier bien collectif, l'église québécoise fut aussi, souvent, au plan de sa forme et de son architecture, le résultat d'une création collective. «Aux XVIII^e et XIX^e siècles, dit Raymonde Gauthier, les architectes étaient de très pauvres hères. Issus de familles d'artisans, artisans eux-mêmes, ils apprenaient leur mé-